



B.D.C.

LA PATRIE

SERBE

REVUE MENSUELLE
POUR LA
JEUNESSE SERBE EN EXIL



DIRECTEUR-FONDATEUR :
DRAG. IKONIĆ
Docteur en Philosophie
203, Boulevard Raspail, PARIS

SOMMAIRE

- L'Impératrice.* J. Dučić.
- II. *Les sentiers nouveaux.*
L'ennemi de la démocratie. DRAG. D. IKONIĆ.
- III. *Poésies et contes.*
Le Madrigal ragusain.
Le Soleil.
Le délégué de Raguse.
Dixmude.
Omer et Merima. } J. Dučić.
FRANZ HELLENS.
Trad. PH. LEBESGUE.
- IV. *A travers notre histoire et notre littérature.*
Le premier Etat yougoslave
au commencement du IX^e siècle. ST. STANOJEVIĆ,
Professeur à l'Université
de Belgrade.
Dernières années de la domination serbe
en Macédoine au Moyen Age. Tih. R. DJORDJEVIĆ,
Professeur à l'Université
de Belgrade.
La Serbie dans l'Histoire. DRAG. STEFANOVIĆ.
Ludus pro Patria. A. ARNAUTOVIĆ.
- V. *Les amis de la jeunesse serbe en exil.*
Madame Édouard Legé. R.
- VI. *Nos us et coutumes.*
Le Noël serbe. D. ST.
- VII. *De la vie scolaire de notre jeunesse.*
Les Étudiants serbes à Nantes. ŽIVKO PETROVIĆ
- VIII. *Pour la Patrie.*
Vojislav Stanišić.
Miodrag M. Vitković.
Boriivoje Petrović. } R.
- IX. *Carnet du mois.*
Historique de *La Patrie Serbe.* D. I.
Franjo Supilo et Milutin Bojić à la Yougoslavie. M. B.
La Section yougoslave du Cercle interallié
des Étudiants. D. J.
- Bibliographie :*
La Serbie agricole et sa démocratie,
par M. ZEBIĆ. K. KUMANUDI,
Professeur à l'Université
de Belgrade. R.
- « Kolo ».

ILLUSTRATIONS

Les Artistes jouant le Kolo et le Prince Ivo Semberija.
Madame Édouard Legé. — Les Étudiants serbes à Nantes.
Vojislav Stanišić.

La Patrie Serbe

REVUE MENSUELLE
pour la Jeunesse Serbe en exil

DIRECTEUR, RÉDACTEUR EN CHEF :
Drag. D. IKONIĆ, Docteur en Philosophie.

L'Impératrice.

Tu es belle, ô notre impératrice, — avec ta couronne et tes douze pages de Raguse, — étincelante de pierreries que les nefs de Cattaro — ont apportées de Chypre et de Morée.

Ton manteau est parsemé d'aigles blancs bicéphales. — Des croix ornent ton étole. — Sur ton passage traînent des parfums d'Orient. — Le grand cheval qu'on mène derrière toi est ferré d'or.

Dans toutes les églises de l'empire, on prononce ton nom avec dévotion — et nos grands feudataires et nos princes vassaux — te regardent avec convoitise et font humblement la haie sur ton passage.

Pendant que toi, tel un page timide, — tu regardes, comme un léger brouillard sur un rocher, — un souci traverser le vaste front de l'empereur.

J. DUČIĆ ⁽¹⁾.

(Traduction de Marcel DUNAN.)

(1) Né en Herzégovine, ayant étudié à Genève et à Paris, Jovan Dučić est actuellement secrétaire de notre Légation d'Athènes.

Esprit brillant et souple, grand artiste, il a subi l'influence des « symbolistes » français, mais il a gardé sa puissante individualité. Poète de l'amour dans sa jeunesse, il a évolué vers la poésie raffinée des états d'âme, des pénombres, des liens insaisissables qui nous rattachent aux choses, toujours plus soucieux de la forme. Ses vers fluides et ses symboles poétiques sont les meilleurs de notre poésie.

En prose également, styliste merveilleux, il a écrit, dans ses lettres de voyage et ses essais, les plus belles pages de notre langue, éblouissantes de verve et de pittoresque.

C'est un poète de très grand talent, d'une inspiration profonde, d'une forme impeccable, et qui évolue constamment.

M. I.

II. — Les sentiers nouveaux.

L'ennemi de la démocratie.

C'est le mouvement démocratique qui a brisé les cadres de l'ancienne société; c'est lui qui a donné à l'humanité cette heureuse direction, grâce à laquelle, malgré tous les chocs en retour qu'elle subit de temps en temps, elle progresse inlassablement vers ses destinées : la libération complète de la personne humaine.

Le régime démocratique, ainsi que toutes les grandes réformes sociales, ne s'est établi qu'au prix d'énormes sacrifices. Des fleuves de sang ont coulé avant que les masses populaires, après bien des luttes, aient réussi à obtenir le droit de paraître à la tribune politique et à devenir des facteurs importants avec lesquels il faut compter. Le sort de ces masses ne dépend plus heureusement du caprice d'un absolutiste, et le « bon plaisir » qui fut si longtemps et si souvent l'unique règle des gouvernements despotiques, ne saurait désormais les arrêter dans leur vie et dans leur développement. « L'État, c'est moi », cette odieuse formule dans laquelle la monarchie absolue et de droit divin affirmait la puissance de son autorité sans contrôle, apparaît aujourd'hui, dans le recul des temps, comme un non-sens, comme un défi effronté jeté à la face des nations, comme la négation cynique de tous leurs droits. Elle provoque chez l'homme moderne qui ne la comprend plus, un sentiment semblable à celui qu'on éprouve à la lecture des contes et des fables de la mythologie. De nouveaux et larges horizons s'ouvrent devant les masses. On les voit chaque jour davantage, sous la pression des événements et par l'action d'une pensée chaque jour plus libre, plus consciente de sa force, s'évader des limites étroites où les tenait ensermées la main de fer du césarisme ou du cléricalisme. L'ignorance et les préjugés reculent de jour en jour devant une conception plus nette de la vie individuelle et sociale; la fusion des masses, qui se pénètrent en un effort constant, fortifie le sentiment de la solidarité, et l'individu, libéré progressivement du joug et de la tyrannie des anciens régimes, mêle de plus en plus sa vie à la vie de ses semblables.

A l'heure actuelle, les attaques dirigées contre les droits naturels de l'homme soulèveraient l'indignation et la révolte de l'humanité tout entière. Et devant l'histoire impartiale, ce sera l'honneur de la démocratie d'avoir su triompher de l'absolutisme; ce sera aussi son plus beau titre à la reconnaissance des peuples libérés. Dans la lutte pour la conquête des droits de l'homme, elle a tant perfectionné sa tactique, qu'aujourd'hui elle est en mesure de repousser tous les assauts des autocrates, s'il venait à s'en produire. Tous ces combats ont laissé dans l'histoire un abondant héritage de moyens et de

leçons qui, mieux que n'importe quel livre, instruit à la fois les tyrans et les peuples. L'histoire serbe, à ce point de vue, ne le cède à aucune autre; elle est riche et féconde en exemples de ces luttes contre l'absolutisme, dans lesquelles notre peuple a toujours montré une grande habileté et beaucoup d'intrépidité.

Fièrre de son passé, grandie par les épreuves, forte des espérances qu'elle a fait naître, notre démocratie n'a donc pas à craindre des ennemis de ce genre; et c'est pourquoi, quand je parle de ses ennemis, je ne pense pas à la tyrannie qui peut venir d'en haut, mais à cet autre adversaire de la liberté qui prend naissance dans la masse même du peuple : je pense aux démagogues, à leur influence et aux funestes effets de leur action dans une société démocratique.

Par démagogie, il faut entendre la politique qui flatte la multitude et par démagogue, l'homme public qui réussit à duper le peuple par ses flatteries pour s'emparer de sa faveur, s'en faire un marche-pied, l'exploiter et vivre à ses dépens. Et quand on parle, aujourd'hui, du discrédit de la démocratie, on ne peut s'empêcher de penser tout d'abord « à ces amis zélés » du peuple, qui pullulent dans la société moderne et dont les abus de confiance envers les masses provoquent le mépris de tous les penseurs libres et indépendants.

Et quoique la démagogie puisse, à première vue, ne pas apparaître sous tous ses aspects malfaisants, il faut pourtant la considérer comme un des ennemis les plus redoutables et les plus dangereux de la démocratie. Il y aurait aveuglement à ne pas reconnaître qu'elle est capable d'anémier et de ruiner tous les organes de l'État.

La vie politique; à Athènes, connut aussi ce mal; ce fut surtout après le règne de Périclès que la démocratie tomba dans la démagogie. Aristote et plusieurs autres philosophes de l'antiquité arrêtaient leur attention sur ce fléau social et constatent ses effets désastreux, en prétendant qu'un grand nombre de tyrans sont sortis des rangs de la démagogie.

Aujourd'hui, la mauvaise influence des démagogues se fait encore plus sentir. La démocratie doit subir, de plus en plus, les assauts de ceux qui paraissent travailler en son nom. Le nombre des démagogues augmente d'autant plus que la politique se montre comme un moyen très sûr de s'enrichir. Sous ce régime étouffant de bancocratie, dans lequel la politique et la morale ont complètement divorcé et sont en conflit perpétuel, être le représentant du peuple, l'interprète de ses besoins, posséder sa confiance, ne suppose pas toujours l'honnêteté et le savoir. Les attributs : « honnêtes », « instruits », n'expriment, semble-t-il, que quelque chose de négatif, d'insuffisant pour être un bon politicien. Avec de l'argent, il faut posséder d'autres capacités : savoir, au besoin, oublier les principes et s'imposer aux masses par n'importe quel moyen.

Le système des partis politiques, tel qu'il fonctionne aujourd'hui, favorise le développement de la démagogie. Le parti ne demande à ses

candidats qu'un résultat positif : les bulletins de vote. D'autre part, les masses elles-mêmes contribuent beaucoup à l'éclosion des démagogues. On sait que le peuple tient à être flatté dans ses vanités et ses convoitises. Les démagogues, connaissant bien ce fait de la psychologie des masses, se rapprochent d'elles et les exploitent impitoyablement. Pour bien comprendre dans quelle mesure se pratique cet abus, il faut assister aux manœuvres de ces agitateurs. Regardez ces serremments de mains, ces sourires, ces gestes d'acteur ; entendez ces extravagantes flagorneries et ces promesses où la fantaisie le dispute à l'audace et vous constaterez bien vite la bassesse de leur éthique et l'absence de toute franchise et de tout scrupule. Peu importe que les promesses soient réalisables ou non ! Peu importe l'effet des mensonges sur l'esprit des électeurs et les désillusions qui pourront en résulter ! Peu importe que la confiance dans les principes et dans les idées soit ébranlée ! Peu importe, car on ne compte qu'avec les besoins immédiats.

De même que les monarques sont entourés de courtisans qui manquent souvent d'honnêteté, de courage, de franchise et qui, pour une faveur, une dignité, un nom, sont prêts à abdiquer tout scrupule et à fermer les yeux sur les vilenies de leur maître en flattant même ses défauts et ses vices, de même, sous le régime démocratique, le peuple, nouveau souverain, a aussi ses courtisans : les démagogues. Ici, comme là, manque de tout courage et de toute morale : c'est l'esclavage à son intérêt propre ; c'est la bassesse de l'âme où il n'y a plus place que pour la crainte et l'angoisse ; c'est la lâcheté au vrai sens du mot. Là-bas, à la cour, sous l'uniforme brillant, les révérences obséquieuses ; ici, dans quelque cabaret, sous des dehors modestes, la canne à la main, les gestes familiers. On ne prêche plus au peuple ouvertement et clairement pour son bien-être intellectuel et moral. On est censé ignorer ses défauts et ses faiblesses et on lui parle plus de ses droits que de ses devoirs. On lance aux masses des idées qui, sur le moment, les enivrent, mais qu'elles comprennent mal ou pas du tout. On ne s'arrête pas à la théorie, on passe à la pratique, affaiblissant le sentiment de l'ordre et troublant la conscience du devoir vis-à-vis de la communauté. Lâches devant le peuple et toujours pleins d'égard pour ce qui est populaire, ces « amis zélés » du peuple deviennent autoritaires dans leur parti et dans tous les milieux où ils paraissent, depuis le bureau du ministère jusqu'à la mairie du village. Et ainsi ils arrivent souvent à éloigner de la vie politique les hommes les plus honnêtes et les plus capables, leur rendant cette vie odieuse et insupportable. Aucune réforme de grande importance ne peut être adoptée, si elle ne vise pas les intérêts du démagogue. S'agit-il de tracer une voie ferrée, elle doit traverser ses biens, même si des raisons stratégiques ou économiques s'y opposent : il a des forêts à exploiter. S'agit-il de concessions à donner, elles lui appartiennent en premier lieu : il faut le dédommager. Veut-on édi-

fier quelque établissement public, ce sont ses avantages personnels qui doivent être d'abord envisagés : les besoins administratifs, la santé et l'intérêt public sont relégués au second plan. Et tant d'autres exemples, aussi révoltants, que nous renonçons à énumérer ici et surtout en ce moment. Nous ne tenons simplement qu'à attirer l'attention sur un devoir de plus de notre démocratie. Si elle a libéré les hommes de l'ancien culte de l'absolutisme, ce n'est pas pour en faire les humbles pratiquants du culte nouveau prêché par les démagogues. Chaque culte implique une dose d'aveuglement qui empêche de voir les choses telles qu'elles sont. Et il est urgent pour notre démocratie, plus que pour n'importe quelle autre, de reprendre le sens de la réalité et de rester fidèle à ses principes. Active contre toute tyrannie d'où qu'elle vienne, elle doit servir le peuple, mais en conservant toujours l'attitude d'une haute personnalité morale, consciente, honnête, franche et courageuse. Elle a donc à retrouver son beau courage de jadis, alors qu'elle luttait contre la tyrannie d'en haut. Car, malheur à elle si elle manquait de ce courage : elle trahirait son idéal ! S'abandonnant aux passions, elle érigerait en droit la supériorité du nombre, confondant liberté et égalité et risquerait de tomber aux mains de ceux qui trafiquent de la chose publique sous l'enseigne des partis et au nom de la démocratie.

C'est donc un rude combat qui nous attend. Mais nous ne désespérons pas. Après tant de tempêtes, il ne manquera à notre pays ni hommes courageux ni caractères trempés. A son horizon, monte une nouvelle génération prête et capable d'infuser un sang frais dans l'organisme fatigué de notre démocratie. Avec l'habileté du chirurgien, elle saura l'amputer de tous ses membres gangrenés et lui donner de l'élan et de la force. C'est ainsi que la démocratie justifiera les espoirs qu'on a placés en elle et rachètera tous les sacrifices que notre peuple a su lui faire.

Drag. D. IKONIĆ.

III. — Contes et poésies.

Le Madrigal ragusain.

Ce soir, Madame, au bal chez le Prince,
Nous danserons, ainsi qu'autrefois, la valse fouguese ;
Tout radieux, nous traverserons la salle
Comme si rien ne s'était jamais passé !

Viendront alors les quadrilles joyeux,
La musique ardente nous emportera comme le vent ;
Les dames seront vêtues de soie vénitienne
Et les seigneurs de velours noir.

Et puis la noblesse va discourir sans fin !
Les jeunes, d'héroïsme, de poésie, de vin ;
Les vieux, du Ciel, de l'antique Platon,
De scholastique et de Saint Augustin.

Et, sans y prêter l'oreille, nous irons au fond de la salle
Nous réfugier dans les doux fauteuils,
Et j'écrirai, lestement, d'un seul trait,
Un sonnet triste sur votre éventail.

(Traduction de M. I.)

J. DUČIĆ.

Le Soleil.

Il naquit sur la mer Ionienne, sur les rivages pleins de soleil, de
sombres jardins et de pâles statues, et, comme une mouette, il se
baignait dans l'azur, la lumière et l'odeur des eaux éternellement
chaudes. Sa mère le portait souvent à l'ombre fraîche de certains
arbres dont les feuilles exhalaient un parfum de rêve.

Malheureux poète ! Enfant, il partit pour un pays où le ciel est
pâle et glacé, où brûle un soleil blanc et froid, et où les vents pleurent
sur les plages. Une pensée, cuisante comme une blessure, lui rappela
sans cesse sa grève ensoleillée, ses jardins sombres et ses calmes
statues. Et avec les vagues et les vents, il pleurait amèrement, inconsolable, sur les rives mélancoliques d'une mer étrangère.

Mais lorsque ses cheveux blonds, comme les feuilles fanées, blanchirent ; lorsque s'assombrirent ses beaux yeux ardents, qui avaient jadis la couleur des feuilles du citronnier en hiver ou de la mer basse ; lorsqu'il sentit dans ses veines un hiver qui n'aurait plus de printemps, le sort le ramena dans l'Ionie.

Tout y était comme autrefois. Mais *lui* n'était plus le même : et les plages ensoleillées de la riante et voluptueuse mer Ionienne, il ne

pouvait plus les reconnaître ! Douloureusement, il ferma les yeux et regarda au-dedans de lui-même. Et là, ô miracle ! il vit ce soleil d'autrefois, cet immense, étrange soleil qui, jadis, animait tout autour de lui, qui donnait aux feuilles le parfum de rêve, qui lui faisait voir le sang blanc des statues circuler à travers la pierre impassible, en la faisant vivre et souffrir de la profonde et puissante passion des hommes.

C'était le Soleil de la Jeunesse qui a passé, le soleil qui ne brillait plus que dans le crépuscule d'une âme, et qui donnait, à tout ce qu'il éclairait, l'étrange et magique beauté de l'Illusion.

Car les choses ont l'aspect que leur donne notre âme.

(Traduction de M. I.)

J. DUČIĆ.

Le Délégué de Raguse.

En l'hiver, mille six cent... et quelque (peu importe),
Le délégué Menčetić était venu à Versailles
Pour présenter ses humbles hommages
A Louis Quatorze, le Roi très gracieux.

En l'honneur de l'hôte éminent,
Envoyé de la vieille République,
Une soirée brillante fut donnée à Trianon,
Avec la troupe de Molière, la musique de Lulli.

La nuit entière, les petites marquises toutes poudrées,
Sur la pointe de leurs souliers de satin fin,
Dansèrent le menuet ; et leur parfum dans la salle
Flottait au souffle de leurs éventails ; —

Cependant que l'hôte, avec un cardinal,
Passait en revue, plein de haute éloquence,
L'état de l'Eglise sur l'Adriatique,
Tout en rêvant d'un minuscule soulier de soie.

(Traduction de M. I.)

J. DUČIĆ.

Dixmude.

(Octobre 1914.)

Je ne savais pas pourquoi nous traversions Dixmude, pendant que les obus, comme des bolides, s'écrasaient dans les rues et rebondissaient en éclats.

Depuis la veille, une ville que la vieillesse avait à peine courbée, des toits encore vaillants, des murailles solides, l'Hôtel de Ville et l'église, qui en avaient tant vu depuis des siècles de soleil et de pluie, de fêtes et de tristesses, et qui, pour affronter le vent de cette guerre,

avaient arboré les couleurs rouge, jaune et noire, sourdes et criardes comme les instincts de notre race, s'écroulaient en lourdes masses, avec des cris de pierre, des hurlements plus lugubres que ceux d'un troupeau décimé par l'orage.

Nous avions entendu le tocsin; terrés dans nos tranchées, nous avions senti le sol qui tremblait, car cette ville avait pris de profondes racines.

Lorsque nous entrâmes dans la grand'rue, je ne reconnus plus le visage tuméfié de Dixmude; ce n'était déjà plus qu'une large plaie, et les yeux de la ville, des yeux qui s'allumaient aux larges baies des ogives de couleur, étaient troués et vides.

On marche vite quand on sent sur ses talons la foudre qui s'abat. On ne calcule pas, les jambes remuent, les dos se courbent, les épaules ont l'air de soutenir tout le poids d'une tempête. On sent plus qu'on ne voit : l'orage semble se déchaîner dans la forêt agitée de nos nerfs. Deux bonds en avant, puis de côté, pour atteindre les murs sous lesquels on se croit à l'abri. La tête penchée, on cogne tout ce qui tombe : des hommes qui ne bougent plus et mordent le pavé rougi, des chevaux, le col allongé, montrant le frein entre leurs dents découvertes, un mélange de pierres et de choses humaines qui s'embrassent dans la mort. Et cela s'accumule à mesure qu'on avance. L'obus se précipite; on ferme les yeux, et lorsqu'on les relève, partout apparaissent de nouvelles éclaboussures. Si l'on avance encore, c'est qu'on aperçoit devant soi d'autres hommes qui marchent ou qui bondissent. Si l'on se voyait seul, tout à coup, dans cet enfer, on s'arrêterait pour ne plus vivre, anéanti.

Il arrive parfois alors qu'un homme se montre entre tous et indique aux autres le chemin. On ne l'avait jamais aperçu avant; il n'a pas de galons, sa capote est déchirée, son visage est insignifiant. Personne ne le reconnaît, mais on reprend soudain courage; la confiance revient. On suit cet homme comme un miracle et l'on n'a pas besoin d'entendre sa voix pour savoir ce qu'il veut. Un moment, on se couche sous le feu, et lorsqu'on se redresse c'est pour voir s'il est toujours là. Peut-être que cet homme n'existait pas; la peur a de ces hallucinations bienfaisantes. Ou bien il était là au comble du danger, mais l'œil ne le retrouve plus lorsque le calme est revenu.

Nous fîmes ainsi le chemin qui conduit à la grand'place. A peine la longueur d'une rue; l'éternité dans un enfer. On respirait une odeur de fumée et de pavé battu par les ferrailles; des flammèches de bois rouge tombaient autour de moi. Au moment où s'ouvrait cette clairière, qui me parut longue comme le monde, des rugissements se prolongèrent derrière nous, et comme un coup de vent qui balaie, un troupeau de bœufs passa, désordonné, et s'engouffra sur la place; quelques-uns s'écrasèrent sur les murs et tombèrent là, assommés par leur propre élan, tandis que les autres disparaissaient dans la profondeur des rues.

L'Hôtel de Ville brûlait. On n'apercevait au sommet qu'une fumée noire où la tour se noyait tout entière. Je vis briller le cadran de l'église, et puis je ne vis plus rien qu'un homme qui se tenait debout devant l'Hôtel de Ville, tout droit, la tête haute et tranquille, sa main appuyée à la balustrade. Je remarquai que c'était un colonel, mais jamais cette figure mâle et vivante ne m'était apparue ailleurs. Cet homme immobile, au milieu d'une foule affolée, semblait une immense statue; il y a des attitudes fugitives et éternelles qui fixent le caractère de quelqu'un mieux que le bronze le plus solide. Lorsque nous fûmes arrivés près de lui, la peur me quitta brusquement, et je regardai pleuvoir le feu sur la ville, pendant quelques instants, comme si cet homme m'eût invité à un spectacle.

Cependant la place se couvrait de débris. Nous nous étions collés contre un mur, attendant le passage d'un détachement qui marchait à notre rencontre. Les hommes passèrent tout près de nous, et je vis le colonel qui saluait de la main et leur parlait. Un moment, sa silhouette disparut dans la fumée qu'un coup de vent avait rabattue sur lui. Nous nous remîmes en route, brusquement, car une trombe de feu et de pierres venait de se ruer sur la place. Le colonel nous regarda et ouvrit la bouche pour nous parler, quand de la rue d'en face un cortège se montra, qui nous tint arrêtés pendant quelques moments d'indicible émotion. Un moine brun, découvert, marchait en tête, la corde serrée autour des reins, et derrière lui, sur un brancard porté par quatre hommes, on voyait un cercueil recouvert d'un drapeau, une loque enfantine et minuscule, sur laquelle on avait posé un képi et une épée. Le colonel descendit les marches du perron et d'une main lente souleva le drapeau; je vis qu'il portait ces lambeaux à ses lèvres et en essuyait ses yeux mouillés de larmes. Pendant cette minute, il me sembla que le bruit de la tempête s'apaisait. Mais un ordre me rappela à moi-même. J'aperçus les pavés rougeoyants, les sifflements des obus rayaient l'espace.

Une nouvelle rue à traverser. Des bonds d'un trottoir à l'autre; des secondes d'attente sous des abris imaginaires. Des chutes sur les pavés arrachés, des gens qui se cognent, qui crient, des blessés hurlants et des chevaux aveuglés par la fumée qui galopent, se cabrent et s'écroulent parmi les pierres en hennissant. Sait-on tout ce qui tombe dans ce tumulte et tout ce qui se lève aussi? Il faudrait mille yeux pour absorber le grouillement de ce spectacle, mille âmes aussi pour en supporter la vue sans frémir, car la peur surgit sans cesse, secoue les entrailles, les lâche un moment pour remonter à la tête où elle allume la folie. Si l'on mettait des œillères à la peur humaine, elle s'apaiserait peut-être, à bout de souffle, mais elle renaîtrait bientôt de sa propre fatigue et son galop reprendrait de plus belle.

Cependant, une lucidité étrange surgit parfois du paroxysme de l'effroi. On courait sans conscience vers cette chose imprécise et lointaine qu'on ne peut appeler que d'un mot : l'échappement; et brus-

quement, voilà qu'on s'arrête, on demeure hésitant, et cette seconde a suffi pour ramener toutes les forces de nos sens dans un regard qui voit tout, sent toutes les douleurs, entend toutes les plaintes, embrasse le monde entier. Nous n'étions pas arrivés au bout de la rue, que le cri d'une femme accomplit ce prodige. Je m'arrêtai. Un soldat emportait dans ses bras une forme vieille et rapetissée, qui paraissait un enfant. En même temps, j'aperçus d'autres femmes, dont les visages blancs grimaçaient dans les trous des fenêtres brisées; il y en avait aussi devant la porte, qui ne bougeaient pas, mais demeuraient atterrées, comme à l'entrée de cet enfer dont on leur avait souvent évoqué l'image.

Ce que je vis encore : c'est qu'elles étaient toutes vieilles et portaient un costume identique; c'est qu'il y en avait de difformes, de laides, d'horriblement fanées, et qu'aucune d'elles ne valait plus le moindre rayon de lumière. Du bois mort on fait des bûches, des vieilles pierres de nouvelles murailles; mais à quoi peuvent servir des femmes décrépites qui marchent sur des béquilles?

Tu cries pitié, vieille femme, et c'est pitié de te voir encore en vie, affreuse comme tu l'es, perclue et presque aveugle, inutile et encombrante. La mort a bien tardé pour toi, elle qui fauche tant de jeunesse. Et tu me tends tes bras sans chair, tu veux qu'on te sauve d'une mort qui t'est due... Je m'éloigne de toi; c'est mon droit, car ma vie vaut mieux que la tienne; elle tient encore entière dans le matin, tandis que tu plonges déjà dans la nuit. A d'autres un si gênant fardeau!... Un moment encore et je ne m'échapperai plus. Nous serons mêlés tous les deux dans la même ruine, toi qui est vieille et fanée déjà et moi qui ne fais que verdir...

On ne songe pas ainsi quand la mort est dans l'air. Les idées germent peut-être, mais on ne conclut pas. Il y a des moments où toutes les vies se confondent, comme les grandes flammes et les moindres étincelles dans l'incendie. Un seul sentiment domine : Vivre, et la vie des autres crie pitié comme la mienne. Alors je te saisis dans mes bras, le danger décuple mes forces; je te sauverai, dussé-je tomber, exténué, sur le pavé. Et si, arrivé au bout de mes efforts, je m'aperçois que je n'ai sauvé qu'une morte, l'inutilité même de mon courage me paraîtra un motif d'exaltation suffisant et je ne regretterai pas d'avoir offert à la vie cet inexplicable sacrifice.

Il me semblait que je marchais dans du feu. Je courais, ayant dans les bras une femme qui se recroquevillait et dont le poids avait l'air de s'alléger à mesure que j'avancais. Jamais je n'aspirai au salut comme pendant cette course où je ne m'apercevais plus moi-même. Enfin, des arbres se dressèrent sur le chemin, le large ciel se découvrit, des hommes apparurent à mes côtés, courant comme moi. Je m'aperçus qu'on s'arrêtait. Le vacarme était moins effrayant. Il y avait une charrette à larges bords au milieu du pavé. J'y déposai mon fardeau à côté d'autres vieilles femmes étendues qui paraissaient en

extase et souriaient comme des enfants. Je reconnus quelques soldats de ma compagnie, debout, près de la charrette; l'un d'eux tenait les brides du cheval qui piaffait.

Lorsque la pleine clarté revint devant mes yeux et que mes oreilles cessèrent de bourdonner, je regardai et j'écoutai. Un soldat disait :

« Je le reconnais. C'est un cordonnier de Dixmude. »

Un homme gisait au fond de la charrette, le visage tourné en l'air, mort dans du sang. Les vieilles souriaient toujours. Il n'y avait que notre pitié qui regardait ce mort.

La charrette s'ébranla et nous suivîmes sans parler. Je me souvins en marchant qu'un obus tomba dans l'hospice au moment où je chargeais une femme dans mes bras, et qu'à mes pieds, parmi les débris de plâtre et de briques, il y eut un éclaboussement de vitres rouges et vertes, rouges comme le sang des hommes et vertes comme les dernières pousses qui s'obstinaient encore dans la décrépitude de l'automne.

Franz HELLENS.

La mort d'Omer et de Merima.

L'un à l'autre se plaisaient deux jeunes gens;
Omer était le gars, Merima la pucelle.
Au printemps, quand les fleurs pour eux s'épanouissent,
Lorsque s'ouvrent pour eux la jacinthe et l'œillet,
Les aperçut petite sentinelle.
Et c'était la mère du jeune Omer.
Celle-ci alors se mit à dire :
Jeune Omer, mon fils chéri,
Ne conçois point d'amour pour cette Merima;

Avec une plus belle fille te mariera ta mère,
Avec la belle Fata, fille du nouveau serdor.
Et puis Fata est de riche famille;
Son argent te rendra service.
Tout aussitôt répond le jeune Omer :
« Ne te fais point de mal pour moi, mère chérie;
Ni l'argent ni l'or ne sont le bonheur;
Mais ce qui est cher au cœur est un trésor. »
La mère d'Omer ne veut rien entendre;
Elle marie son fils de force,
Et de force elle amène la jeune fille.

Quand il fut soir, après souper,
Et que les mariés furent entrés dans la chambre,
Le jeune Omer se mit à dire :
« O Fata, comme tu es belle!

Ma Merima n'est pas aussi belle;
Mais Merima est chère à mon cœur.
Par Dieu, jeune Fatima,
Apporte-moi un encrier et du papier,
Pour que j'écrive deux ou trois mots;
Car ma mère est soupçonneuse :
Elle t'accusera d'avoir causé ma mort. »

Quand il eut écrit à sa mère une lettre,
Il dit à la jeune Fatima :
« Dieu te protège, jeune Fatima!
Baignez-moi d'eau de rose vermeille;
Emportez-moi près de ma Merima,
Afin qu'elle puisse m'embrasser mort,
Puisqu'elle ne l'a pu faire, lorsque j'étais vivant.
Dieu te protège, jeune fille triste!
Ne prononce pas un mot jusqu'à l'aurore,
Pour que ma mère se réjouisse à l'aise
Et que mes petites sœurs dansent le kolo tout leur content. »
Il dit et rendit l'âme.

Quand au matin l'aube se mit à poindre,
La mère d'Omer se leva de bonne heure,
Portant un bouquet de basilic
Pour réveiller les jeunes époux.
La jeune Fatima pousse un cri déchirant :
« Dieu me protège, mère chérie!
Hier soir, Omer s'est éteint. »
Et la mère d'Omer de dire :
« Dieu te tue, jeune Fatima!
Tu me l'as fait mourir, mon jeune gars... »
Et la jeune Fatima de répondre :
« Ce n'est pas moi, mère, sur ma vie!
Mais voici deux ou trois mots
Qu'Omer a laissés pour toi. »
La mère d'Omer lit les paroles,
Lit les mots, puis verse des larmes.

On le baigna d'eau de rose vermeille;
On le porta vers la maison de Merima,
Et la jeune Merima de dire :
« La rose embaume, ma mère chérie; (sa mère à elle)
La rose embaume près de notre maison;
Il me semble que ce soit l'âme d'Omer. »
Mais la mère de la belle Merima lui répond :
« Trêve de radotage! Tais-toi, jeune Merima;

Cesse de déraisonner, puisque tu n'es pas folle.
Maintenant ton Omer en aime une autre,
Et ne se soucie plus de toi. »
Mais la jeune Merima reprend :
« La rose embaume, ma mère chérie;
La rose embaume, c'est l'âme d'Omer. »

Elle descend en courant de la tour,
Se précipite dans la rue vers les portes,
Aperçoit le rameau garni de perles menues
Et supplie les deux pobratimes :
« A qui est le rameau garni de perles? »
Et les deux pobratimes de répondre :
« C'est le rameau du jeune Omer! »
Alors la jeune Merima se met à dire :
« Frères en Dieu, ô pobratimes,
Déposez-le par-devant ma maison
Afin que je l'embrasse mort, moi malheureuse,
Puisque je n'ai pu l'embrasser vivant. »
Par devant la maison de Merima ils le déposent;
De lui Merima vivante s'est approchée;
Morte Merima sur la terre noire est tombée.
On lui tailla la bière avec des sabres.
Lorsque l'on emporta Omer de la demeure,
Alors on mit Merima au cercueil;
Lorsque l'on apporta Omer au cimetière,
Alors de la demeure on sortit Merima;
Quand on descendit Omer dans la fosse,
Alors on apporta Merima au cimetière;
Quand on couvrit Omer de terre,
Alors on descendit Merima dans la fosse :
Là les deux vieilles mères se frappent la poitrine;
Elles maudissent les vieux et les jeunes
Qui séparent ceux qui s'aiment.

Traduction de PH. LEBESGUE.

(Chants féminins de la Serbie.)

IV. — A travers notre histoire et notre littérature.

Le premier État yougoslave au commencement du IX^e siècle.

En 818, il y a exactement onze cents ans, fut fondé parmi les Slaves méridionaux un premier Etat, et ce premier Etat yougoslave a été l'Etat des Serbes, des Croates et des Slovènes.

Onze siècles se sont donc écoulés depuis que nos ancêtres, acquérant la notion d'un Etat et sentant l'utilité de la vie en commun organisée, ont formé cet Etat indépendant. Ceci démontre jusqu'à quel point le sort a été cruel à notre nation, puisque, après onze siècles passés, nous tendons toujours à la conquête du même idéal que nos ancêtres avaient commencé à réaliser.

Au cours de ces onze cents ans de notre vie nationale, l'action pour la réalisation de cet idéal de notre unité nationale et politique n'a pu être intense. Notre développement historique, pour notre grand malheur, nous a presque constamment désunis, au lieu de nous unir. Les diverses parties de notre nation ont été attirées par divers centres de gravité et dirigées par des courants variables, de sorte qu'elles furent forcées de s'orienter vers des directions différentes. Au lieu de se concentrer, la vie de la nation serbo-croate-slovène n'a pas cessé de se différencier continuellement.

Mais il est nécessaire de faire remarquer que cette différenciation, cette discordance, cet éloignement pour ainsi dire, des Serbes, des Croates et des Slovènes, n'ont pas été provoqués par l'action des forces intérieures, mais par des influences venant du dehors. Ce n'est pas parce qu'ils n'ont pas voulu vivre en commun et dans un Etat à eux, que ces pays sont restés séparés, dans le passé, mais parce que des forces extérieures ont toujours entravé et empêché leur union, n'ayant aucun profit à la laisser s'accomplir.

C'est un fait qui peut être prouvé par des données de source historique que l'idée de l'unité nationale des Serbes, des Croates et des Slovènes a toujours été vivante et que cette union, ils l'ont toujours désirée sous différentes formes et par différents moyens. Une preuve importante en faveur de cette assertion, c'est justement la fondation de ce premier Etat des Slaves du Sud.

* *

Dans la péninsule balkanique, les Serbes, les Croates et les Slovènes n'avaient pas une organisation étatique. Ils s'y trouvaient sous le pouvoir des Avars et plus tard, partiellement, sous celui de Byzance. Lorsque, vers la fin du VIII^e siècle, Charlemagne anéantit l'Etat des Avars, les Serbes, les Croates et les Slovènes qui étaient sous leur

dépendance, tombèrent sous sa domination. Ayant ensuite combattu Byzance avec succès, Charlemagne conquiert les contrées situées au nord-ouest de la péninsule balkanique, de sorte qu'une importante partie des Serbes, des Croates et des Slovènes tomba aussi sous la domination franque.

Mais ces peuples furent vite mécontents de cette domination nouvelle. Quoiqu'elle vécût jusqu'alors sous la puissance de Byzance et des Avars, notre nation jouissait d'une liberté presque complète, surtout pendant les derniers temps, alors que le pouvoir byzantin, par suite de la guerre avec les Sarrasins, se réduisait dans les pays serbo-croates-slovènes à une pure formalité et dans l'Etat des Avars éclatèrent de terribles luttes intérieures et des guerres civiles qui affaiblirent complètement l'autorité de cet Etat.

Soumis aux Francs, les Serbes, les Croates et les Slovènes se trouvèrent appartenir à un Etat qui différait complètement de Byzance et de l'Etat des Avars, surtout au point de vue de l'ordre et de la discipline. Ils commencèrent à sentir sa puissance et une réaction devait inévitablement se produire sous peu.

Dans le peuple, on a raconté plus tard que les Francs avaient traité très brutalement les Serbes, les Croates et les Slovènes et que c'est cette manière d'agir qui avait amené le peuple à prendre les armes. Ces récits ont été répétés plus tard, avec une certaine ironie, par l'empereur byzantin, Constantin Porphyrogénète. Mais à travers les tendances de cet auteur byzantin du X^e siècle, on peut constater qu'il s'agissait là d'un conflit entre le pouvoir central de l'Etat et le peuple qui voulait être libre.

Voilà pourquoi les contrées, où est située actuellement la Slavonie, se soulevèrent en 818 contre les Francs. A la tête de l'insurrection se plaça le prince Ljudevit et le mouvement s'étendit bientôt à l'Est, en Syrmie, parmi les tribus serbes, et à l'Ouest, parmi les tribus croates et slovènes. Ainsi très vite toute la Podravina et toute la Posavina se trouvèrent sous les armes dans la révolte et Ljudevit commença à organiser un Etat qui déjà englobait tous les pays d'au delà de Ljubljana jusqu'à Belgrade.

L'Etat de Ljudevit prit ensuite de l'extension vers l'Est, plus loin, parmi les tribus serbes. Les Serbes vivant aux environs de la Morava et du Timok avaient été naguère soumis par les Bulgares.

Dès que Ljudevit fonda son Etat, ils se soulevèrent contre les Bulgares et proclamèrent leur indépendance. Immédiatement après, ils s'adressèrent à Ljudevit en l'invitant à réunir leurs pays à son Etat. Celui-ci s'empressa d'accepter et, descendant avec son armée dans le Pomoravlje et le Timok, il opéra la jonction de ces régions et de son Etat, de sorte que l'Etat de Ljudevit comprit, en ce moment-là, tout l'espace entre Triglav et Vidin. Le centre de cet Etat se trouvait dans le bassin du Moyen-Danube, et de ce centre géographique, très bien situé, cet Etat remontait d'abord à l'ouest la Save et le Danube et

redescendait ensuite par le Danube dans la plaine de la Morava et du Timok. Les conditions géographiques avaient donc extrêmement facilité la fondation et le développement de cet Etat.

Mais cet Etat était aussi placé dans des conditions ethniques très propices. Il était composé de Serbes, de Croates et de Slovènes et, ce qui est le plus important, aucune de ces tribus n'avait été *conquise* par Ljudevit, mais chacune s'était volontairement *soumise* à son pouvoir, en l'appelant et en le priant de les libérer ou de les accueillir dans son Etat.

Cette tendance naturelle des Serbes, des Croates et des Slovènes de se réunir dans un tout politique et de former un seul Etat, qui fut exprimée clairement et fut réalisée pratiquement au commencement du IX^e siècle, est très importante pour la compréhension de l'histoire tout entière du peuple serbe, croate et slovène. Elle fera aussi comprendre les circonstances actuelles et les velléités contemporaines manifestées par les Slaves du Sud. Le développement historique les a momentanément séparés et éloignés les uns des autres. Mais, au fond, dans l'âme des fils les plus éminents et les plus conscients appartenant aux trois parties de notre nation, vit toujours, inaltérable, la conscience de l'unité et toujours se dégage cette tendance vers la réunion.

* * *

Ce premier Etat yougoslave ne fut pas de longue durée. Ce soulèvement d'une petite province contre le pouvoir central d'un Etat aussi bien organisé que l'était, à cette époque, l'Etat franc, ne pouvait pas réussir. Au début, les Francs ne s'étaient pas rendu compte de l'importance de ce soulèvement et n'avait pas cru en sa force : c'est pourquoi ses premières tentatives pour réprimer la révolte échouèrent. Mais ensuite, de grandes forces militaires furent dirigées contre Ljudevit; il fut vaincu et le premier Etat yougoslave cessa d'exister (822).

Pourtant l'idée de la liberté resta vivace chez les Yougoslaves et bientôt après furent fondés presque simultanément le premier Etat serbe et le premier Etat croate sur le littoral adriatique. Mais, quoique construits sur des bases solides, ces Etats sont tout de même des Etats particuliers composés de clans, et au point de vue national, ils sont bien au-dessous de l'Etat de Ljudevit.

Les événements et le développement historique ont éloigné encore davantage les uns des autres, politiquement et parfois par la violence, les Serbes, les Croates et les Slovènes; de sorte que, c'est seulement après onze siècles entiers et malgré la conscience de l'unité toujours vivante et forte, que ces peuples sont en état de continuer et d'achever la besogne commencée par Ljudevit au début du IX^e siècle.

ST. STANOJEVIĆ.

Dernières années de la domination serbe en Macédoine au Moyen Age ⁽¹⁾

Après la mort du tzar Dušan [1355], on ne fait aucune mention des Bulgares en Macédoine. Le trône de Dušan échoit à son fils le tzar Uroš [1355-1371] qui porte le titre de : « Stefan Uroš, tzar des Serbes et des Grecs » (2). Les fils de Branko Mladenović, gouverneur de la région d'Ochrid, dans un document de 1365, appellent le tzar Uroš « l'autocrate de tous les pays serbes, grecs et littoraux » (3).

La désunion et la décomposition de l'empire serbe commencent sous le faible gouvernement du tzar Uroš. La Macédoine se divise aussi en plusieurs parties, et ceux qui jusqu'alors y gouvernaient au nom du tzar serbe, se déclarent indépendants et commencent à régner en leur propre nom. C'était une très bonne occasion de démontrer à qui appartenait la Macédoine. Aucun lien n'attachait plus les nouveaux souverains macédoniens à l'empire serbe, dont ils s'étaient séparés. Ils étaient devenus complètement indépendants et pouvaient se donner le titre qu'ils voulaient. Si leurs sujets de Macédoine avaient été Bulgares, rien ne les empêchait de se proclamer souverains bulgares. De cette façon, ils auraient non seulement gagné davantage la sympathie de leurs sujets, mais encore ils auraient effacé la dernière trace de domination serbe. Cependant, il n'en fut rien. Toutes les régions de la Macédoine restèrent serbes et leurs souverains respectifs continuèrent à se dire souverains serbes.

Sous le règne de Dušan, son frère Siméon [Sinisa] gouvernait en Epire et dans une partie de la Macédoine. Lors du règne d'Uroš, Siméon rassembla [1356] une armée de « Serbes, Albanais et Grecs » et se proclama tzar indépendant « des Grecs, des Serbes et de toute l'Albanie (4) ». En 1361, il signe : « Siméon Paléologue, par la volonté du Seigneur Jésus, tzar orthodoxe et autocrate des Grecs et des Serbes (5). » Ailleurs, il signe : « Siméon Uroš Paléologue, par la volonté du Seigneur Jésus, tzar orthodoxe et autocrate des Grecs, des Serbes et de toute l'Albanie (6). »

Vukašin Mrljavić fut župan (gouverneur) de Prilep lors du règne de Dušan. Au commencement de son règne, le tzar Uroš le nomma despote, mais il ne s'en contenta pas; il se proclama, en 1366, roi indé-

(1) Extrait de l'ouvrage *Macedonia* qui sera publié après le nouvel an 1918, en anglais, chez George Allen and Union Ltd., London.

(2) В. Григоровичъ, Очеркъ путешествій по Европейской Турції, Казан, 1848, p. 51.

K. Jireček, *Istorija Srba (prevod s nemačkog)*, I, 396.

(3) *Spomenik Srpske Kralj. Akademije*, III, p. 31.

(4) K. Jireček, *Istorija Srba*, I, 397.

(5) Fr. Miklošić et Jos. Müller, *Acta et diplomata græca medii ævi*, III, p. 129.

(6) *Glasnik, Srp. Učen Društva*, XVIII, 201.

pendant et s'empara du gouvernement des deux versants de Šar-Planina avec leurs villes principales : Prizren, Skoplje, Prilep et Bitolj. Dans toute cette contrée, le peuple l'accepta pour roi légitime. Officiellement, il était appelé : « Seigneur du Pays Serbe, des Grecs et des pays de l'Ouest (1). » Le roi Vukašin, dans une lettre adressée, le 5 avril 1370, aux Ragusains, dit : « Et Il [Christ] me fit seigneur du Pays Serbe, des Grecs et des pays de l'Ouest (2). »

Uglješa, le frère de Vukašin, s'était proclamé seigneur indépendant dans les confins de la Macédoine de l'Est. Dans les monuments grecs, aussi bien que serbes, il est appelé : « Le despote de Serbie (3). » Une chronique bulgare de l'époque appelle également Vukašin et Uglješa « les seigneurs serbes ». Cette chronique a été écrite en Bulgarie, en bulgare et d'un point de vue purement bulgare.

Son auteur savait très bien ce qu'il faisait, et on ne peut rien lui reprocher (4).

Les deux frères Dejanović, Jovan Dragaš et Constantin, rebelles à Uroš, gouvernaient dans la partie nord-est de la Macédoine. Ils tenaient les régions autour de Štip, Strumica, Kumanovo, Kratovo et Velbužd. La ville de Velbužd, qu'on appelle aujourd'hui Čustendil, tient ce nom de Constantin. Sa fille Hélène appelle Constantin en 1395 : « Le bienheureux et glorieux seigneur de Serbie (5). » En 1401, vint à Venise l'envoyé de « Constantin [Dejanović], seigneur de la Serbie, cette région qui environne notre pays de Durazzo » [Constantini domini Serviae, territorii quod est circa territorium nostrum Durachii] (6).

Outre les seigneurs dont on vient de parler, au temps d'Uroš, il y en avait en Macédoine d'autres moins importants, comme Novak sur le lac de Presba, Branko Mladenović, à Ochrida, Bogdan entre Salonique, Strumica et Seres (7). Ils ne font nulle part mention d'avoir eu un rapport quelconque avec les Bulgares.

*
* *

Les Turcs ont conquis la Macédoine, pays serbe. Parallèlement à la décadence de l'empire serbe après la mort de Dušan, on remarque

(1) St. Novaković, *Srbi i Turci*, 190.

R. Jireček, *Istorija Srba*, I, 404, 411, 414.

(2) F. Miklošić, *Monumenta Serbica*, p. 180.

(3) F. Miklošić et Jos Müller, *Acta et diplomata graeca medii aevi*, I, 533, 558, 559, 571.

St. Novaković, *Srbi i Turci*, 153, 155, 166.

K. Jireček, *Istorija Srba*, I, 412.

(4) J. Bogdan : « Ein Beitrag zur bulgarischen und serbischen Geschichtsschreibung (*Archiv für slavische Philologie*, XIII, 1891, p. 527). J. Bogdan dit que la chronique « ohne zweifel in Bulgarien und von einem Bulgaren geschrieben wurde, ausserdem ist sie in mittelbulgarischen Recension erhalten » (p. 490). « Die Chronik ist ganz von Standpunkte eines Bulgaren geschrieben » (p. 492).

(5) Fr. Miklošić et Jos Müller, *Acta et diplomata graeca medii aevi*, II, 260, 261.

St. Novaković, *Srbi i Turci*, p. 190.

(6) Glasnik, *Srp. Učen Društvo*, livre XII, p. 198.

(7) K. Jireček, *Istorija Srba*, I, 397, 415.

l'extension des Turcs dans les Balkans. Pendant la vie de Dušan déjà, ils prirent Gallipoli aux Grecs [1354] et continuèrent à attaquer les pays byzantins et serbes. Ils parvinrent à prendre un large essor sous le faible règne d'Uroš. Andrinople était déjà en 1365 la capitale des Turcs, et les pays qui s'étendent de la mer de Marbre à la chaîne des Balkans et de la mer Noire au massif des Rodhopes étaient en leurs mains. Ainsi le centre de la puissance turque fut dès lors transféré d'Asie en Europe. Devant les Turcs, ce grave danger qui les menaçait, les souverains serbes furent obligés de prendre de sérieuses mesures afin de se protéger eux et leurs pays. Pendant l'été de 1371, Uglješa Mrljavić se prépara pour chasser les Turcs de Thrace. Son frère, le roi Vukašin, s'associa avec lui. La campagne contre les Turcs commença dès les premiers jours de l'automne. Le 26 septembre, le choc décisif eut lieu, sur la rive gauche de la Maritza, à l'est de la Palanka de Moustafa-Pacha d'aujourd'hui, au nord de Tchernomène [Tchirmène, aujourd'hui]. Les Serbes furent battus, Uglješa et Vukašin tués. Après cette bataille, les Turcs envahirent la Macédoine.

Les sources historiques serbes, comme les sources étrangères, disent que c'est l'armée serbe qui fut battue dans la bataille de la Maritza, que ce sont des souverains serbes qui y périrent et qu'après cette bataille, ce fut le pays serbe qui fut conquis.

Les sources historiques serbes considèrent la défaite de la Maritza comme un événement du passé serbe et le rangent dans les faits historiques serbes (1). Un contemporain de la bataille de la Maritza, le moine Isaija, qui vivait à Seres, près de l'endroit où se battirent Serbes et Turcs, raconte que le « despote Uglješa leva tous ses soldats Serbes et grecs et tous ceux de son frère le roi Vukašin » pour chasser les Turcs (2). Vladislav Gramatik, un écrivain serbe de la seconde moitié du x^v siècle, dit que « l'armée serbe de Macédoine fut complètement battue sur le fleuve qu'on appelle la Maritza » (3). Le patriarche serbe Pajsije, dans la première moitié du x^{vii} siècle, écrit que les Turcs après avoir conquis Andrinople, « ont essayé d'entrer dans le pays serbe » et que Vukašin et Uglješa s'y opposèrent avec l'armée serbe (4).

Les sources historiques de l'Europe occidentale sont parfaitement d'accord avec les sources serbes au sujet de la bataille de la Maritza. La nouvelle du désastre serbe ne parvint au pape Grégoire XI à Avignon qu'au printemps de l'année 1372. Dans la lettre du pape du mois de mai de la même année, adressée à Louis, roi de Hongrie, lettre dans laquelle il attire l'attention du roi sur les événements des Balkans après la bataille de la Maritza, il est dit qu'à

(1) *Spomenik srpske Kralj. Akademije*, III, p. 95, 126, 131, 139, 149, 151, 154.

(2) Lj. Stojanović, *Stari srpski zapisi i natpisi*, n° 4.944.

(3) *Glasnik srpskog učenog društva*, XXII, p. 287.

(4) *Glasnik srpskog učenog društva*, XXII, p. 222.

cette bataille des seigneurs serbes furent vaincus. L'automne de la même année, l'archevêque de Néopatre, dans le duché d'Athènes, écrit au pape que « les Turcs ont remporté une brillante victoire sur des seigneurs de Grèce, Valachie (Thessalie) et de l'empire serbe » et que, ayant conquis ces pays, ils ont atteint les frontières du duché d'Athènes et de la principauté d'Achaïe (1).

Les sources des Roumains, les plus proches voisins des Serbes, parlent de la bataille de la Maritza comme d'une défaite serbe. Dans un manuscrit roumain du commencement du XVII^e siècle, on trouve qu'en 1371 « Mourad partit avec les Turcs contre Uglješa et Vukašin qui rassemblèrent une grande armée serbe, et acceptèrent le combat. Les Turcs emportèrent à la fin la victoire; Uglješa et Vukašin trouvèrent la mort dans la plaine de la Maritza en 1371 (2). »

Les Turcs eux-mêmes que nous avons combattus à la bataille de la Maritza et que l'affaire touche de plus près, sont du même avis. Leurs sources historiques dont s'est servi Zinkeisen pour écrire une histoire turque, disent que « les infidèles Serbes s'étaient rassemblés pour attaquer Andrinople » mais qu'ils furent battus (3).

Enfin, les sources historiques bulgares ne diffèrent pas des autres. La chronique (déjà mentionnée), datant de l'époque de la bataille de la Maritza, dit que Vukašin et Uglješa rassemblèrent beaucoup de soldats serbes, descendirent vers la ville de Seres; se rencontrèrent avec les Turcs et un grand combat eut lieu sur la Maritza. Les Turcs tuèrent Vukašin et Uglješa pendant que les Serbes fuyaient (4).

Les sources historiques turques (Nešri, Yridis, Bitlisi, Sead-Edin), d'après lesquelles Zinkeisen a décrit la bataille de la Maritza et le chroniqueur turc, Leunklavijev, connaissent cette bataille d'après la tradition populaire que l'on se transmettait encore cent ans et plus après la bataille. Cette tradition rapporte que l'endroit où le combat eut lieu, s'appelait *Sirb zandugli*, ce qui veut dire le « désastre serbe ». L'endroit a toujours gardé ce nom. On l'appelle aujourd'hui *Srb-Sindigi* (le désastre serbe), *Srb-Sidi* (le Serbe a eu peur), et *Srb-Hududi* (la frontière serbe) (5). Puisque, dans la bataille de la Maritza, il n'y avait d'autres Serbes que ceux de Macédoine, ce désastre serbe ne se rapporte donc qu'aux Serbes de la Macédoine.

(1) R. Jireček, *Istorija srba*, I, p. 420.

(2) В. Григоровичъ, О СЕРБІИ ВЪ ЕЯ ОТНОШЕНІЯХЪ КЪ СОСЕДНИМЪ ДЕРЖАВАМЪ, КАЗАНЬ, 1859, p. 17.

(3) J. W. Zinkeisen, *Geschichte des Osmanischen Reiches*, Hamburg, 1840, I, p. 224.

(4) J. Bogdan, *Archiv für slavische Philologie*, XIII, p. 528.

(5) Voir pour tout cela: J. W. Zinkeisen, *Geschichte des Osmanischen Reiches*, I, p. 225; N. Yorga, *Geschichte des Osmanischen Reiches*, I, Gotha, 1908, p. 241; le Vicomte de la Jonquière, *Histoire de l'Empire ottoman*, I, p. 70, Paris, 1914; St. Novaković, *Srbi i Turci*, p. 176-177; J. Mišković, *Jedan prilošćić Maričkom Boju, Glas srp. Kralj. Akademije*, LVIII, p. 111.

La bataille de la Maritza ne supprima pas la domination serbe en Macédoine. Au roi Vukašin qui fut tué sur la Maritza, succéda son fils le roi Marko (1371-1394) et ses frères Dimitri et André. Reconnaisant le pouvoir turc, Marko resta, jusqu'à sa mort, roi serbe en Macédoine avec Prilep pour capitale. Dans le pays aux environs de Štip, Strumica, Kumanovo, Kratovo et Velbužd, Iovan Dragaš Dejanović, vassal des Turcs lui aussi, régna d'abord avec son frère Constantin, puis après la mort de celui-ci, tout seul. Enfin, au sud de son Etat, dans la région qui entoure Salonique, Seres et le lac de Doiran, se trouvait l'Etat de Bogdan. Ces souverains serbes payaient un impôt aux Turcs et leur donnaient une armée auxiliaire en temps de guerre, mais, quant au reste, ils étaient tout à fait indépendants. Ils ont continué dans leurs pays la tradition des rois serbes. Ils faisaient construire et restaurer des églises et des monastères, les comblaient de riches dons, faisaient frapper la monnaie et protégeaient le peuple contre la violence turque. Le roi Marko (Marko Kraljević) est toujours le plus populaire des héros dans la poésie nationale de tous les pays serbes. Le roi Marko et Iovan Dragaš, vassaux turcs, ont trouvé la mort à Urvine dans un combat contre le voïvode roumain Mirča, en 1394. Bogdan fut le dernier roi serbe en Macédoine. On perd sa trace en 1413. C'est seulement à la suite de sa mort que les Turcs ont définitivement conquis la Macédoine.

Tih. R. DJORDJEVIĆ.

La Serbie dans l'Histoire⁽¹⁾.

(Suite et Fin.)

La décision prise par la Skupština, le jour de la Saint-André, provoqua le mécontentement de l'Autriche et de la Turquie. L'une et l'autre craignaient le retour du Prince Miloš. L'Autriche déclara aux Puissances garantes qu'elle ferait occuper la forteresse de Belgrade par son armée, puisque les Serbes se préparaient à attaquer. Ce faisant, elle se tiendrait du reste dans les limites du traité de Paris, vu que son armée n'entrerait pas en Serbie, mais seulement dans la forteresse où la Turquie maintenait une garnison! La Russie et la France ne purent accepter une explication aussi spécieuse. Napoléon s'opposa à l'inter-

(1) Rectification. — A la page 494, au commencement des deux derniers paragraphes, il a été dit par erreur: le Congrès de Vienne et le traité de Vienne au lieu de Congrès de Paris et le traité de Paris. Nous prions nos lecteurs de vouloir bien corriger ces deux fautes.

vention de l'Autriche, la déclarant contraire au traité de Paris, qui n'admet aucune action militaire en Serbie (1).

La Porte, de son côté, essaya de s'opposer au retour de Miloš. Fuad Pacha, ministre des Affaires étrangères, informa les Puissances garantes que la Turquie n'approuverait jamais son élection, et la Porte enjoignit à son commissaire, Kabuli-effendi, de porter à la connaissance du Conseil et du Gouvernement serbes que la Skupština ne tenait pas du peuple le pouvoir de substituer un prince à un autre et que son acte était contraire aux droits suzerains de la Porte.

A la suite de l'intervention de la Russie à Constantinople, et sur les conseils du ministre de France, la Porte finit par céder. Le Prince Alexandre signa l'acte d'abdication et partit pour Semlin, et l'Autriche déclara renoncer à occuper la forteresse de Belgrade, tout danger étant passé. Miloš revint en Serbie, accueilli par les acclamations du peuple charmé de revoir son vieux Prince, dont il attendait qu'il mit fin aux agissements des oligarques (2).

La Skupština opéra un bouleversement complet dans la hiérarchie de l'Etat : après le remplacement du Prince, elle procéda à celui du métropolitain, de tous les fonctionnaires et surtout des *Conseillers* d'Etat. Quoique ces changements fondamentaux se fussent accomplis sans effusion de sang, les passions étaient allumées et les esprits fermentaient. Une telle transformation ne s'effectue point dans un Etat sans y occasionner des perturbations. Un malaise général régnait. Les partisans du régime déchu craignaient les représailles de leurs anciennes victimes, tandis que les amis et les partisans de Miloš désiraient tirer vengeance des membres de l'opposition, espérant acquérir par là des droits à la reconnaissance du Prince. Les députés, bien que leur mandat fût expiré, regagnèrent leurs circonscriptions pour y exercer leur autorité. D'autre part, le Prince Miloš, quoiqu'il fût rentré en Serbie animé des meilleures intentions, ne pouvait rompre avec des habitudes qui étaient chez lui invétérées. Il revenait après vingt ans d'émigration, et si lui-même n'avait pas changé, beaucoup de choses dans son pays s'étaient transformées. Il paraissait arriéré et anachronique. Il était toujours l'autocrate de jadis, de sorte qu'à côté des autorités de l'Etat, on sentait toujours son autorité propre. Il ne parvenait pas, par exemple, à comprendre que s'il avait le droit de nommer les juges, il n'avait pas celui de modifier leurs décisions (3). Aussi le cas se produisait-il que des ministres dans l'exercice de leurs fonctions ordonnaient une chose et le Prince le contraire.

Il fallait mettre un terme à cet état de choses : faire régner la concorde, empêcher les vengeances de s'exercer et éviter que l'on ne retombât dans les querelles anciennes; calmer les antagonismes en

(1) Ranke. — *Serbien und die Türkei in neunzehntem Jahrhundert*, Leipzig, 1878.

(2) Léopold Ranke évoque, à propos de ce changement et du sort de l'oligarchie serbe, la grande Révolution française. De même que l'aristocratie française obligea le roi Louis XVI à convoquer les Etats Généraux et que ceux-ci renversèrent cette même aristocratie, de même le Conseil d'Etat (le Sénat) serbe, qui était la réunion des notables à tendances oligarchiques, contraignit le prince Alexandre à convoquer la Skupština, qui les priva de tous leurs droits.

(3) J. Ristić. — *Les rapports extérieurs de la Serbie*, p. 298.

recommandant l'oubli du passé; épurer le cadre des fonctionnaires et leur enjoindre sévèrement de rester strictement dans les limites de leurs fonctions; assurer aux ministres le libre exercice de la charge dont ils avaient la responsabilité en empêchant le Prince d'intervenir dans les affaires qui étaient de leur ressort.

Dans ce but, les ministres remirent au Prince des propositions écrites, qui constituaient leur programme politique. C'est le Prince Mihajlo, homme instruit, esprit libéral, qui les avait inspirées et il intervint auprès de son père pour que celui-ci les acceptât. Adhérant à ces propositions, le Prince émit trois rescrits. L'intervention heureuse du Prince Mihajlo dans la politique intérieure apportait dans celle-ci un esprit nouveau, et tempéra ainsi les rigueurs et les défauts du régime autocratique du vieux Miloš.

*
* *

Mais c'est dans la politique extérieure, dans ses rapports avec la Porte, que Miloš retrouva toute sa vigueur antérieure et son habileté diplomatique. Ce fut, d'abord, la décision de la Skupština de la Saint-André qui lui fournit un prétexte pour adopter une attitude énergique vis-à-vis de la Porte. La Skupština avait exprimé ses regrets de ce que la Porte se fût opposée à sa convocation; puis elle s'était plainte de l'inexécution des hatti-chérifs relatifs au départ des Turcs qui, au lieu de quitter les villes serbes, s'y répandaient et occupaient même les portes de la ville de Belgrade; la Skupština protestait enfin contre le bérat de l'investiture du Prince Miloš, dans lequel il n'était point fait mention de son droit héréditaire à la dignité princière, omission par laquelle les droits de la Serbie se trouvaient lésés.

Miloš se servit de cette protestation de la Skupština. Il fit venir Osman Pacha, muhafis de Belgrade, et exigea de lui, en termes très énergiques, le retrait des patrouilles turques qui circulaient dans les rues de Belgrade. « Je l'ai trouvé ainsi », se défendit le pacha. « Mais ce n'est pas ainsi que je l'avais laissé », répliqua Miloš (1).

La première démarche que Miloš accomplit auprès de la Porte, fut au sujet de son investiture. Il prétendit ne pas avoir été élu, mais rétabli Prince de Serbie; le Prince de Serbie n'a pas besoin d'être nommé par le suzerain, le bérat l'introduit simplement en fonctions; le Prince Alexandre a été déposé et n'a pas abdiqué, comme il est dit dans le bérat; le Sultan ne peut donner des ordres au Prince relativement à la façon dont il devra gouverner son pays, et enfin le bérat n'a pas satisfait au désir du peuple en passant sous silence le droit héréditaire de Miloš à la dignité princière.

Cette démarche provoqua le mécontentement de la Porte, tant par le fond que par la forme. Le ministre des Affaires étrangères, Fuad Pacha, dans le premier mouvement, retourna la note verbale au représentant serbe avec ces paroles : « Cela dépasse toute mesure »; mais, se ravisant aussitôt, il la reprit en déclarant que le Sultan avait le droit d'ordonner au Prince de respecter la constitution, et que la Serbie

(2) J. Ristić. — *Les rapports extérieurs*.

n'avait qu'à prier la Porte de modifier la constitution, d'accord avec les Puissances garantes.

Les questions soulevées par Miloš peuvent se ramener à trois :

1^o Le bérat de 1830 reconnaît à la famille Obrenović le droit héréditaire au trône princier de Serbie. Dans le hatti-chérif de 1838, la Porte pose des conditions à cette reconnaissance; dans les bérats de Milan et de Mihajlo, on la passe sous silence; dans le bérat du Prince Alexandre, de même que dans celui de Miloš (1859), on confère seulement à ces derniers la dignité de prince. C'est le peuple qui a octroyé à Miloš le droit héréditaire, que la Porte a reconnu. Ce sont les droits du peuple que Miloš défend en réclamant la dignité princière de Serbie au titre héréditaire.

2^o Le hatti-chérif de 1830 interdit aux Turcs de séjourner en Serbie, en dehors des forteresses où la Porte entretient des garnisons. Le hatti-chérif de 1833 revint sur cette défense en autorisant les Turcs à résider à Belgrade pour un temps indéfini et en accordant aux Turcs habitant les autres villes un délai de cinq ans pour les quitter. Ensuite, les Turcs ont occupé les portes de la ville de Belgrade et envoyé des patrouilles circuler dans la ville. Il résulte de tout cela que des conflits s'élèvent fréquemment entre les Turcs et les Serbes. Ces faits nécessitent l'éloignement des Turcs de la Serbie, conformément aux hatti-chérifs.

3^o Par les hatti-chérifs de 1829 et 1830, la Porte a reconnu l'indépendance du Gouvernement serbe dans les affaires intérieures du pays. Mais, dans les bérats d'investiture, elle y apporta des restrictions. Puis, en 1838, elle dota la Serbie d'une constitution qui est la source de toutes les calamités qui se sont produites. Un grand nombre d'articles réglementent des questions qui devraient être traitées dans des lois spéciales et ne devraient pas trouver place dans la loi fondamentale (ainsi, par exemple, la procédure civile). Le Conseil d'Etat possède, en vertu de la constitution, certains pouvoirs qui priment ceux du Prince, etc., etc. La Serbie doit avoir le droit de régler ses affaires intérieures librement et indépendamment de la Porte. — La note, arrivée à Constantinople le 10 mars 1859, fut immédiatement remise à la Porte et aux Puissances garantes. Le 30 mars, Fuad Pacha répondit que la Porte ne voyait pas la nécessité de modifier la Constitution, le peuple n'ayant pas exprimé son désir d'un tel changement par la voie légale.

La guerre entre l'Autriche et l'Italie, alliée à la France, interrompit ces négociations et Miloš, sur le conseil des Puissances, suspendit son action pour un certain temps. Cependant, il pensa profiter du règlement de la question italienne et envoya son fils Mihajlo en mission auprès de Napoléon III, à Paris. Napoléon tint pour périlleuse la jonction de la question d'Orient à celle d'Italie. La guerre qui commençait resterait isolée, même si elle embrassait la Hongrie, tandis que si on y mêlait la question d'Orient, la Grande-Bretagne interviendrait à coup sûr. Napoléon attira l'attention du Prince sur le fait que l'indépendance de la Hongrie serait utile à la Serbie, et lui conseilla d'aller s'entendre avec Kossuth à Londres. Dans ses mémoires, Kossuth raconte l'échange de vues qu'il eut avec le Prince, et ces vues nous paraissent assez intéressantes pour mériter d'être exposées ici brièvement.

Le Prince désire que la Serbie s'affranchisse et soit indépendante, mais le voisinage de l'Autriche, qui a des tendances à s'agrandir en Orient, empêche la Serbie de réaliser ses aspirations vers la liberté. On ne peut accepter l'aide russe, qui n'aurait pour effet que de faire changer de maîtres la Serbie. Le voisinage de l'Autriche condamne la Serbie soit à demeurer tributaire de la Turquie, soit à tomber sous la domination autrichienne, soit encore à devenir un pays vassal de la Russie. Il est de son intérêt d'éloigner l'Autriche de ses frontières, et c'est par l'indépendance de la Hongrie qu'elle atteindra ce but.

Le Prince a parlé également de la Confédération des pays danubiens (Hongrie, Serbie, Roumanie). La ruine de la Turquie n'est qu'une question de temps. Mihajlo ne veut aucunement qu'elle devienne la proie de la Russie et de l'Autriche : il désire que ce soient les peuples chrétiens qui en héritent. La Hongrie n'a pas intérêt à ce que les Slaves de la Turquie deviennent les serfs de la Russie. On pourra empêcher ces événements malheureux de s'accomplir en groupant les Slaves du Sud en masses compactes pour qu'ils puissent vivre d'une vie indépendante.

Kossuth adopta complètement les vues du Prince serbe. Il considérait lui aussi la désagrégation de la Turquie comme prochaine, et il estimait que son héritage ne devait pas être dévolu à l'Autriche et à la Russie, mais aux peuples chrétiens. Une chaîne puissante formée par la Hongrie, la Serbie, la Croatie et les Principautés Valaques réunies, devait protéger ces pays contre l'Autriche et la Russie.

Le Prince et Kossuth arrêterent un programme d'action commune et établirent une entente à ce sujet. La Serbie devait donner son appui à la Hongrie dans le cas où l'armée française se frayerait un chemin à travers la Croatie pour délivrer la Hongrie.

La paix de Villafranca, conclue par Napoléon, suspendit le commencement d'exécution qu'avait déjà reçu ce programme.

Alors, en 1860, la Russie intervint dans la question du droit héréditaire en proposant à la Porte de reconnaître Mihajlo comme successeur du Prince Miloš. La Porte et les puissances accueillirent favorablement cette proposition, mais la Porte posa comme condition à son acceptation que le prince Mihajlo se rendrait d'abord à Constantinople. Celui-ci ayant refusé, les puissances conseillèrent au prince Miloš de demander à la Porte, par une lettre, la reconnaissance de son fils Mihajlo comme héritier du trône de Serbie. Miloš accepta ce conseil et envoya une lettre; seulement, il y demandait non la reconnaissance de son fils Mihajlo comme son successeur, mais la confirmation du principe du droit héréditaire à sa famille établi par le hatti-chérif de 1830. Le ministre de Grande-Bretagne proposa à la Porte de promettre par une note aux Puissances de reconnaître Mihajlo comme héritier du Prince et de donner des instructions au pacha de Belgrade à cet effet. A la fin du mois de février, la Porte, en se référant à la lettre du prince Miloš, communiqua aux grandes Puissances sa résolution de reconnaître Mihajlo Prince de Serbie lorsqu'il viendrait au pouvoir et que le pacha de Belgrade serait informé de cet événement.

Naturellement, cette solution ne donnait pas satisfaction au prince Miloš. C'est la reconnaissance du principe du droit héréditaire à sa famille qu'il demandait et non point seulement celle de son fils Mihajlo comme son successeur. Puis les deux autres questions restaient sans réponse. Etant informé, d'autre part, que l'Angleterre se proposait de convoquer la conférence des représentants des Puissances

garantes dans le but de résoudre les questions concernant la Serbie, il se hâta de prévenir la diplomatie européenne en recourant à un de ses anciens expédients : il envoya à Constantinople une délégation spéciale avec la mission de régler avec la Porte les trois questions en litige.

La délégation remit à la Porte un long mémoire dans lequel les trois questions étaient traitées en détail. Cependant, dès les premières entrevues avec les ministres turcs, elle se rendit compte que les négociations seraient pénibles et que le succès était douteux. Elle remporta à peu près la même impression des conversations qu'elle eut avec les représentants des Puissances. Elle ne pouvait compter sur leur appui pour le règlement de la question du droit héréditaire, que tout le monde considérait comme résolue antérieurement, pas plus que pour celui de la question de la constitution ; il n'y avait quelque espoir d'un règlement favorable que pour la question du départ des Turcs de la Serbie.

Les difficultés que la délégation rencontrait venaient principalement de ce que le moment était mal choisi pour l'envoi de la mission, que le prince Gortchakov qualifia d'inopportune. En effet, elle arrivait juste au moment où la Russie, sortant du recueillement où elle était plongée depuis la guerre de Crimée, adressait à tous les représentants des Puissances l'invitation d'examiner « la situation douloureuse et précaire des chrétiens de Turquie » ; huit jours plus tard, Gortchakov lança une circulaire aux Puissances leur proposant la réunion d'une conférence pour la revision du traité de Paris.

L'affaire serbe fut encore retardée, malgré l'impatience du prince, qui se soignait à Soko-Banja. Dans une lettre adressée à la délégation, celui-ci lui recommande d'avoir une attitude énergique et de parler haut. En ce qui concerne le départ des Turcs de Serbie, le Prince est en possession du firman, et si la Porte ne veut pas les éloigner, il a le droit et le pouvoir de le faire. Dans les deux autres questions, si la Porte refuse de lui donner satisfaction, il considérera ce refus comme une atteinte aux droits du peuple serbe, que son devoir sera alors de défendre par tous les moyens. En aucun cas, il ne pourra plus accepter le maintien de l'article 17 de la Constitution concernant le Conseil d'Etat.

Enfin, le ministre des Affaires étrangères se décida à faire connaître à la délégation quelle serait la réponse de la Porte au mémoire. La question de l'hérédité du trône est déjà résolue et il n'y a pas à y revenir ; une commission mixte ira examiner sur place la question des Turcs habitant la Serbie ; quant à la Constitution, la Porte est disposée à prendre en considération le projet des modifications à y apporter que le Prince ou la délégation, avec son autorisation, lui soumettra.

Comme il importait à Miloš avant tout de se débarrasser de l'article 17 de la Constitution, il autorisa la délégation à élaborer un projet de constitution, suivant en cela le conseil des Puissances. La délégation se mit au travail et elabora l'*Acte additionnel au Hatti-chérif de 1838*, avec le précieux concours du général Durando, ministre de Sardaigne, un homme possédant de grandes qualités (qui fut plus tard président du Sénat à Rome).

Le 29 juin, la délégation envoya le projet à Belgrade, mais presque simultanément, d'autres instructions lui étaient adressées par le

Prince, qui remirent tout en question. Le Prince n'acceptait pas le point de vue de la Porte et recommandait à la délégation d'attendre la réponse officielle, puis de quitter Constantinople en laissant un acte par lequel elle réserverait à la Serbie tous les droits dont elle avait demandé la reconnaissance. D'où venait ce brusque changement ? Une lettre du prince Mihajlo à son père l'explique. Mihajlo y conseillait au prince Miloš de ne pas accepter la façon de voir de la Porte. Il serait dangereux de reconnaître à la Porte le droit d'octroyer une constitution à la Serbie, qui doit avoir le droit de régler ses affaires intérieures souverainement. Il ne fallait pas, non plus, accepter le contrôle des Puissances.

Pendant ce temps, les Turcs préparaient une réception pleine de faste à la délégation serbe. Le Sultan la reçut en audience solennelle. On lui remit la réponse officielle du Grand Vizir, qui était conçue dans le sens des déclarations du ministre des Affaires étrangères.

La délégation était d'avis d'accepter la réponse de la Porte, mais elle reçut de Belgrade l'ordre de protester contre sa décision en réservant à la Serbie les droits acquis et de partir.

Cet acte produisit une certaine effervescence tant à la Porte que dans le corps diplomatique. Les ministres des Puissances tinrent cette décision du Gouvernement serbe pour précipitée, tout en étant d'autre part peu satisfaits de la réponse de la Porte. Le ministre français, le marquis de La Valette, résolut d'aller demander à la Porte de modifier sa réponse par une note explicative, car, de même du reste que tous ses collègues, il considérait que la situation était très grave et que c'était aux Puissances qu'il appartenait désormais d'agir. « Tout ce que je fais, je le fais par amour pour vous, disait-il aux délégués serbes, car je crains pour vous les conséquences de votre acte. La France n'a en Serbie d'intérêts ni politiques, ni commerciaux. Nous ne vous voulons, ni Français, ni Russes, ni Anglais, ni Autrichiens. Soyez des Serbes. Veillez sur vos intérêts, ne vous prêtez à personne comme un instrument que l'on rejette après s'en être servi. Bien que n'ayant pas d'intérêts en Serbie, nous ne cesserons de nous préoccuper de vos affaires, en nous inspirant toujours du principe des nationalités (1). »

Le ministre anglais, sir Henry Bulver, mécontent également de la tournure que prenaient les affaires, essaya de suggérer à la délégation de remettre une autre note ; mais comme elle rejetait la responsabilité de son échec sur la Porte, il voulut, comme l'avait fait son collègue français, demander à celle-ci une note explicative. Cependant la Porte, après avoir promis d'écrire au Prince Miloš, tergiversa, et la délégation quitta Constantinople.

En arrivant en Serbie, elle comprit la raison des atermoiements de la Porte : le Prince Miloš était gravement malade depuis le mois de juillet et il s'éteignit le 14 septembre 1860. La Porte, prévenue de la maladie du Prince, attendait donc sa mort, croyant qu'elle mettrait fin aux réclamations serbes.

Les trois questions en litige étaient laissées à résoudre au Prince Mihajlo.

D. STEFANOVIĆ.

(1) Ristić. — *Les rapport extérieurs de la Serbie.*

Ludus pro Patria.

« Combien dut souffrir ce peuple pour
pouvoir devenir si beau! »

Jamais notre théâtre ne fut un simple passe-temps, un amusement frivole. Il fut toujours une sorte de temple. On y professait, enseignait et célébrait la Religion, la Vertu ou la Foi Nationale. Sa mission sacrée fut aussi gardée par ses acteurs. Ils ne furent jamais de simples comédiens: ils se crurent toujours les fidèles d'une croyance divine, les prêtres d'un idéal suprême. L'encens, la palme et le drapeau — surtout le drapeau — furent les emblèmes de notre art théâtral.

Rejeté de son foyer séculaire par les flots de l'invasion ottomane surgissant de l'Asie, notre peuple se réfugia, vers 1690, dans les plaines de la Hongrie du Sud. Là, les empereurs austro-hongrois eurent besoin de lui. Il fut mis, au delà du Danube et de la Save, en rempart vivant contre la sanglante menace turque envahissant l'Europe de plus en plus. En défendant la Monarchie, les Serbes versèrent des mers de sang. Pour les dédommager, on leur jeta une miette de liberté. Ils en profitèrent pour revivre et fortifier la tradition religieuse de leur foyer-berceau. Ils avaient laissé leurs pénates aux Balkans, dans de nombreux monastères aux mosaïques fines, aux fresques vivantes et aux vases où la petite flamme ne cesse de scintiller devant les icones dorées. Mais ils ne les oubliaient pas. Et surtout lorsque l'intolérance des Magyars et des Autrichiens se dressa contre leurs sentiments pieux, les Serbes répondirent, entre autres, par le théâtre religieux de leur confession.

Les drames liturgiques, les mystères, les miracles, écrits en serbe, commencèrent à être représentés dans les diverses villes de la Hongrie où la race serbe habitait. En 1736, à Sremski Karlovci, les élèves de l'Ecole Latino-Slave jouent la *Tragi-comédie contenant treize tableaux* écrite par leur recteur. Plusieurs tableaux sont une allégorie représentant le fondement de notre Eglise sous le règne des Némagnides, morceaux qui sont de vrais « jeux de mystères ». En 1783, dans une autre ville, à Veliki Bečkerek, l'instituteur Marko Jelisejić fait représenter le miracle: *Joseph vendu par ses frères*. En 1793, les élèves de l'école primaire de Vršac, sous la direction de leur instituteur, donnent *Le mystère d'Hérode*. En 1802, à Novi Sad, le jour de Pâques, de 2 à 5 heures de l'après-midi, dans un collège, est joué le drame pascal *Le tombeau de Jésus* (le mystère de la Passion). En 1811, dans la même ville, furent représentés *La naissance et le martyre de Moïse* et *Le sacrifice d'Abraham*.

Pour nos ancêtres de cette époque, la religion ou plutôt la confession et la patrie se confondaient; la patrie, c'était la religion. En défendant leur croyance religieuse, les Serbes défendaient la Nation et la Patrie. C'est pourquoi leur théâtre religieux, tout en restant une garde de la tradition confessionnelle, fut au fond un vrai *Ludus pro Patria*.

Et la patrie, on la voulait à cette époque non seulement éprise de la piété gardienne nationale, mais aussi moralement grande, élevée, vertueuse.

Le théâtre se charge de cette tâche éducatrice. Nos écrivains empruntent les pièces des rationalistes et moralistes français du XVIII^e siècle et des autres « philosophes » étrangers. La scène se transforme en autel du Bien. Les *moralités*, les drames tirés des *contes moraux* et les « comédies édifiantes » commencent à blâmer le mal et le vice et à faire triompher la vertu.

De 1787 à 1789, les dilettantes, les « hommes mûrs », comme le dit une ancienne revue théâtrale, jouent les *Commerçants*, une « pièce édifiante » de Charles Goldoni, écrivain italien, traduite en serbe par Emanuilo Janković. En 1793, à Vršac, sous la direction des instituteurs, les collégiens jouent *Le Méchant père et le mauvais fils*, sorte de moralité traduite par le même auteur. Cette pièce fut aussi représentée dans d'autres villes de 1793 à 1826. Au commencement du XIX^e siècle, en 1826, les amateurs de théâtre, à Novi Sad, jouèrent, devant une « salle comble », *Adélaïde, bergère alpine*, conte moral de M. Marmontel, traduit par Dositiije Obradović. L'auteur de cette douce pastorale, philosophe français, fut connu parmi les Serbes presque à l'époque où ses œuvres étaient publiées en France. Son roman *Bélizaire*, paru en France en 1767, fut traduit chez nous (quoique pour moitié de la traduction russe) en 1776. En 1832, un écrivain serbe dramatisa, pour le mettre en scène, ce conte d'où se dégageait la philosophie de la vertu.

Puis, toute une série de pièces où le Juste l'emporte, où la bonté est récompensée et les méchants punis, furent représentées « dans l'intérêt de la Nation », *na polzu roda*, comme on disait à l'époque. Là, il arrivait beaucoup de tempêtes épouvantables dans lesquelles les navires étaient brisés, mais les bons étaient sauvés du naufrage alors que les méchants périssaient. Là, vivaient beaucoup de mères à qui les enfants avaient été ravis, mais qui les retrouvaient après de longues années. Là, luttaient deux bergers amoureux d'une même bergère, mais ils combattaient loyalement; ils s'épuisaient en des exploits pour la conquérir, mais c'était en un concours honnête et droit, et, à la fin, il y en avait un qui se sentait vaincu et l'avouait en prenant la main de la Belle pour la mettre dans celle du vainqueur. Le mal périt. Le bien triomphe. Aussi faut-il être vertueux.

C'est la leçon que tout un groupe de sympathiques maîtres d'écoles, d'amateurs du théâtre et d'écrivains-acteurs donne à leurs compatriotes, à leur nation. Emanuilo Janković, Stevan Rajić, Mojsije Ignjatović et surtout Joakim Vujić, « père du théâtre serbe », parcoururent les villes de la Voïvodine: Boudim (1813), Sveti Andrija, Baja, Segedin (1815), Sombor, Zemun, Temišvar (1823), Novi Sad (1827), Arad (1832), Pančevo (1835), ainsi que Kragujevac et Šabac en Serbie libérée. — Organismes de tournées, souvent écrivains et acteurs de leurs propres pièces, ils errent d'une ville à l'autre, roulant leur scène et n'ayant tous qu'une idée: éclairer la Nation. Pour eux, le théâtre est « une école nécessaire » (« nužna škola »), une école où « les hommes apprennent » (« teatr škola gde se ljudi uče ») et rien n'est plus utile et plus salutaire pour l'âme (« dušepoleznije i dušespasiteljnije ») qu'un bon théâtre. Tous, ils ont un but: en jouant leurs pièces, — qui, toutes, pourraient porter le titre d'une naïve comédie de Joakim Vujić, *La Récompense et le Châtiment* (« Nagrađenije i Nakazanje »), — ils veulent répandre la grâce de la vertu sur leur patrie dispersée, mais toujours existante dans le cœur de ses enfants.

Mais, c'est la Foi Nationale qui fut célébrée le plus et le plus ardemment dans notre théâtre. Notre race n'a jamais oublié son passé national, et elle l'a toujours aimé si douloureux et triste qu'il fût. Et, semble-t-il, elle l'a aimé surtout parce qu'il était plein de détresses et d'angoisses. Car nos détresses furent toujours glorieuses et nos souffrances toujours hautaines. Et leur grandeur nous a préservés de la dépression d'âme, nous a inspiré la fierté nationale et a réveillé en nous l'aspiration vers les temps plus heureux et plus brillants. Et puis, l'évolution du passé ne froissait pas trop nos oppresseurs; il leur semblait — quel tort! — il leur semblait moins dangereux.

Déjà au XVIII^e siècle (1733), Emanuilo Kozacinski avait écrit la tragédie du dernier tzar serbe. Jovan Rajić en fait et publie, en 1792, sa tragédie, savoir : *Triste histoire de la mort du dernier tzar serbe Uroš V et de la chute de l'Empire Serbe*. Une série d'autres pièces gémit aussi sur l'écroulement de notre gloire et de notre puissance, en y faisant aspirer.

Le souffle de Liberté soulevé par la grande Révolution Française passa aussi sur les pays des bords du Danube et de la Save. Le retentissement de 1830 ne tarda pas non plus à s'y faire entendre. La Serbie, après quatre siècles, dans un vigoureux et surprenant effort (1804 et 1816) secoue le joug de l'esclavage et reconquiert sa liberté. La Voïvodine ne voulait pas laisser sa sœur passer devant elle. Elle s'éveille aussi dans un élan national magnifiquement farouche. A Pančevo, Zemun, mais surtout à Novi Sad, cette future « Athènes serbe », une foule enthousiaste d'écrivains, d'artistes, de dilettantes et d'amateurs de théâtre, race de patriotes, allume la rampe la plus nationaliste. Stevan Stefanović, Lazar Lazarević, Isidor Nikolić, Konstantin Popović, Atanasije Nikolić, Jovan Sterija Popović et bien d'autres écrivains sortent au plein jour les époques de notre grandeur jamais malfaisante et de nos chutes toujours honnêtes. Ils les font passer sous la plus belle lumière allumée par la déesse du théâtre. Par leurs pièces et leurs représentations : *Tzar Uroš*, *Vladimir et Kosara*, *Tzar Lazar*, *Le Roi Dragulin*, *Miloš Obilić*, *Georges le Noir*, ils font vivre leur Rod (Nation) avec ses géants et ses martyrs nationaux.

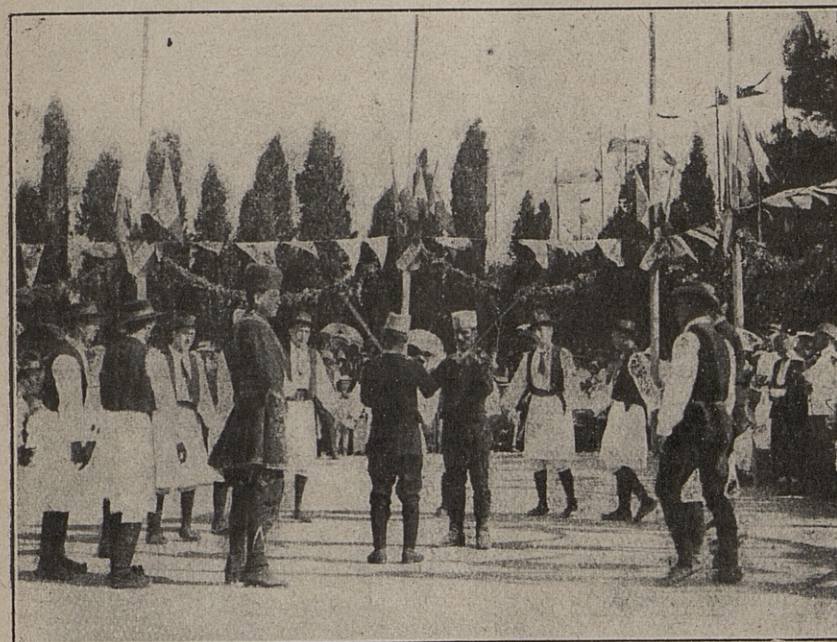
Là, a été joué le plus solennel et le plus palpitant *Ludus pro Patria*.

Et c'est de ce nid de notre nationalisme cultivé que les artistes-apôtres furent envoyés (1840) à Belgrade libérée déjà depuis 1804. C'est de Novi Sad, cette Cité de la Voïvodine qu'ils partirent aussi pour Zagreb, Cité de la Croatie, pour y faire descendre les étrangers des planches du théâtre croate et y faire entendre la parole serbo-croate : le 10 juin 1840, les acteurs-patriotes du théâtre de Novi-Sad firent taire la troupe allemande à Zagreb et montèrent sur la scène pour y dire une page glorieuse de notre histoire, *Juran et Sofia ou les Turcs devant Sisak*, drame d'Ivan Kukuljević, poète et apôtre de l'illyrisme (Union serbo-croate).

Il nous faudrait encore beaucoup de pages pour montrer ce que notre théâtre devint depuis pour la patrie grande et unie, pour la patrie embrassant tous ses enfants serbes et croates. Trois grands théâtres, à Belgrade, à Zagreb et à Novi Sad, furent les puissants foyers des flambées nationales, pour parler symboliquement. En 1913, ils réussirent à en bâtir un quatrième, celui de Skoplje, dans la Cité de notre Vieille Serbie. La ville de notre tzar Dušan le Puissant entendit la voix des enfants héritiers de sa belle gloire. La parole serbe éclata dans le berceau de nos nids séculaires.

Mais, hélas! nos destinées veulent que chaque joie soit payée chèrement et que chaque paisible bonheur soit racheté par les plus lourds sacrifices, ceux dont saignent les cœurs. Le théâtre de Belgrade est aujourd'hui en ruines; Novi Sad, jadis source turbulente de notre vie nationale, est réduit à un honteux silence; Skoplje voit la scène de son nouveau théâtre envahie par les Bulgares quêtant — pour l'art qu'ils présentent! — l'argent à acheter les canons et les outils de guerre! Le Théâtre National Croate à Zagreb n'ose que trop timidement donner la parole à ses sentiments d'antan. Tous attendent leur résurrection.

Cependant, le théâtre serbe, sorti de l'exode, ne trahit pas la tradition sacrée. Sans moyens, sans une scène fixe, sans décors, sans costumes, ou



Nos jeunes artistes jouant le Kolo en costumes nationaux.

plutôt en improvisant tout cela, il est debout pour continuer la tâche léguée. Il n'a pas entrepris un méprisable *Circensem*! Il ne veut pas amuser et divertir. Son insigne est digne de celui que portaient dans le passé les rideaux de nos théâtres : *Ludus pro Patria*.

A Corfou, MM. Milorad Petrović, V. Bogić, Šaponić, Sotirović, Turinski, tous du Théâtre National Royal Serbe, ont rappelé notre passé à leurs compatriotes survivus à la mort d'Albanie. M. Brana Cvetković et Mmes Cvetković et Nišlić les ont bien secondés. La petite troupe de M. Lazić, qui jouait avant la guerre à Monastir, s'est réfugiée à Salonique. Là, elle a fait revoir à l'armée les temps reculés.

Mais, c'est surtout en Afrique Française que notre théâtre ressuscité a une action bonne et forte. Sous la direction d'un artiste plein d'expérience. M. Ginić, le Théâtre Serbe aux armées à Bizerte vient de donner sa

soixantième représentation. Surmontant des difficultés infranchissables, avec quelques camarades, braves dévôts de notre art théâtral, M. Ginić remplit un lourd devoir. Ils se sont rassemblés, autour de lui, les jeunes acteurs, les débutants, les amateurs. Les étudiants ont même abandonné la course aux diplômes pour adhérer à son théâtre. Les livres manquant, on a puisé dans la mémoire de tous pour rétablir le texte des pièces. On n'a pu coudre que des costumes nationaux simples et modestes pour donner l'illusion de notre peuple aux vêtements pomponnés et de nos héros vêtus richement et avec éclat! Les acteurs se sont résignés à jouer des rôles de femmes, peu d'actrices ayant pu se sauver de l'Albanie. Une troupe est formée et un théâtre est fondé à la façon de nos tournées d'il y a un siècle!

Oui, c'est là, en Afrique — qui l'aurait jamais dit! — c'est là, en Afrique, qu'on joue avec ardeur nos Bačvanski, Mandrović, Fijan, Cvetić et Jovanović. On y joue péniblement mais avec la passion du nationalisme et une dévotion artistique bravant tout; on y joue le *Ludus pro Patria* le plus sympathique, s'il n'est pas le plus réussi.

Aux ombres des figuiers et des orangers tunisiens où le sort les a jetés, pour attendre le fruit de leurs offrandes, nos grands éprouvés ont pu entrevoir, par notre théâtre, un peu de leur pays et de leur passé héroïque.

Les bergers et les villageois de nos pastorales modernes ne sont pas « le résultat des désirs du naturel ». Notre peuple n'est pas trop assouvi de modernisme pour avoir des aspirations vers l'état primitif. Ils ne sont pas non plus les bergers gracieux de l'Hellénisme. La flûte de nos idylles sonne la vigoureuse chanson de nos gaies montagnes et de nos villages où rougissent les fleurs de pommiers et rient les blanches couronnes de nos nombreux arbres fleurissant. C'est le poème de nos *djidas*, de nos beaux gaillards de village, c'est le chant d'un chaste et fort amour dont débordent les cœurs de nos jolies et fraîches paysannes. C'est le rythme vif et saisissant de notre *Kolo* (ronde). C'est le dithyrambe — qu'importe qu'il soit trop naïf — le dithyrambe de notre sol que la civilisation n'a pu altérer.

Et bon *Ludus pro Patria* que la pièce *Djido* (« Le beau Gaillard ») où jaillissent toute la joie, toutes les fraîcheurs et toutes les noblesses de la vie de nos doux villages. Quoique représentant les personnages d'aujourd'hui, cette pièce a l'air d'une vraie pastorale. Elle glorifie notre village. C'est un jeune instituteur qui l'a écrite, il y a une quinzaine d'années, dans le temps où la plaine de Mačva était prospère et heureuse. L'auteur était aussi heureux, ivre de la jeunesse, amoureux des prés de sa patrie, cher *kardo* (camarade) de ses contemporains, jubilant devant les traits incorrompus et sains de sa terre natale et de son peuple, et mettant dans son œuvre toute son âme pleine d'allégresse nationale, toute son âme admiratrice du peuple.

Chers artistes, continuez de jouer cette « pièce nationale aux chansons », comme nous l'appelons. Improvisez la scène, le décor, les costumes. Tout cela ne correspondra pas à la belle réalité de notre pays, mais nous en aurons l'illusion; ainsi s'éveilleront en nous les images et les aspects de notre chère Serbie.

Ainsi que nos « bergers » et nos « bergères », le *Satyre* de notre littérature diffère de celui que nous trouvons dans les œuvres des autres races. Notre « homme des forêts », c'est l'*haïdouk*. Mais ce n'est pas le mauvais

Satyre, barbu et poilu, de la *Cloche noyée* du fameux auteur dramatique allemand. Ce n'est pas non plus un Silène qui chancelle sous les grappes de raisin mûrissant, ni son fils Dionysos qu'il a nourri dans la timbale dans laquelle il buvait lui-même. Notre *Satyre* national, c'est le jeune Empereur des Forêts, vigoureux, allègre, plein de grande joie, adorant la jubilation de la nature, aimant l'ivresse de la vie, mais protecteur généreux, doux bienfaiteur, dieu de la justice. S'il vit dans les forêts, c'est parce que, — géant né pour les espaces vastes et libres, — il est veule et gêné parmi les mesquineries et les étroitesse injustes qui règnent dans les villes et dans le monde. Il n'y vient que pour défendre le faible, pour protéger la vie si opprimée sous la lourde machine de la réalité journalière et de l'injustice quotidienne. Ainsi que le roman *l'Empereur des Forêts* de Svetolik Ranković, le *Haïdouk Stanno*, roman de l'auteur de *Djido*, chante cette liberté et cet amour de la nature et du juste que le *Satyre* de notre nation porte en lui. Quelques années avant nos guerres, le théâtre a pris ce roman aux lecteurs pour le donner à ses spectateurs. Aujourd'hui, nos troupes errantes jouent ce drame d'où se dresse la droite et vivante figure de notre Dyonisos moderne. Ainsi nos artistes gardent-ils le souvenir de nos forêts où règne la force créatrice et noble dont la nature a doué notre race. Ils veulent, par là, nous sauver de nos dépressions et défaillances angoissées; ils veulent nous vivifier, dans notre infortune, en nous inspirant la pensée de nos *haïdouks* que nos montagnes et nos forêts ont nourri d'une vigueur indomptable.

Mais le plus grand *Ludus pro Patria*, nous l'avons vu, fut toujours notre drame historique. C'est le Titan qui porte sur ses épaules l'immense fardeau de nos gloires et de nos souffrances nationales. C'est la douce consolation, quoique insuffisante et précaire, dans nos adversités. Mais c'est aussi la magnifique exhortation de notre virilité invincible et libératrice. En nous racontant nos mythes — car c'est le nom pour l'histoire de notre peuple — notre drame historique, presque toujours patriotique, nous reposait de nos soucis et des calamités de l'instant. Il gardait en nous le *feu national*, que nos ancêtres, Prométhées d'une race martyre, auraient volé au ciel, car il est divinement inextinguible.

Notre théâtre en exil nous le montre. Il nous le montre, entre autre, par *Hej, Sloveni*, épisode dramatique de M. Rista Odavić, petit drame dont l'idée apparaît, ces temps-ci, avec une ampleur prophétique. Il nous montre qu'il vit en nous une force vitale impérissable, que notre race est de celles qui ne s'éteignent point. Dans les vastes pays slaves subjugués, vivent nos nationaux qui portent un habit étranger, mais dans les cœurs desquels dort l'âme de la race. Il gît dans le fond de leur « moi » une vitalité nationale débordante, tels les fleuves au printemps. Nous sommes le peuple que sa *pesma* (poésie) a conservé malgré tous les assauts les plus brutaux et les plus sournois de nos ennemis. Et cette « *pesma* » est cachée dans le plus profond de notre être. Pour nous l'arracher, il faudrait nous arracher la vie. Tant que le dernier de nous survivra, ne se taira pas notre *Marseillaise Slave* :

Allons, Slaves! il vit encore le mot de nos aïeux!

Notre drame patriotique nous apprenait que la victoire exige impitoyablement les sacrifices les plus affligeants et les plus sanglants, mais il nous apprend aussi qu'elle ne tarde pas à nous apporter le salut.

Vraiment, rien n'est plus atrocement poignant que nos grands blessés et malades sortant de l'exode et de la mêlée et venant en Afrique pour aller au théâtre voir notre Calvaire de jadis, l'émouvant fragment dramatique, *le Prince Ivo de Semberija*, de M. B. Nušić. C'est un drame des plus touchants.

Jamais les prisonniers et les esclaves ne passaient dans le pays de Semberija sans être libérés par son noble et glorieux prince Ivo. Mais, un jour, les armes de l'héroïque prince furent impuissantes contre les hordes turques supérieures en nombre. Et les Turcs vont traverser son pays et emmener les esclaves. Mais il n'est pas possible de permettre que ceux-ci



Les artistes jouant le Prince Ivo de Semberija.

passent dans la généreuse Semberija sans être libérés. Il faut les racheter. Les pauvres paysans semberijens donnent alors leur obole, si épuisés qu'ils fussent par les ancêtres des janissaires. Cette obole fut petite mais donnée avec le cœur tout entier. Hélas! on ne put avec cela racheter que quelques esclaves.

Et de ce monde de douleur, de ce monde se lamentant et gémissant plaintivement sur la cruauté de l'esclavage, la voix suppliante se lève vers le prince Ivo. C'est vers le Sacrifice qu'elle va. Et le généreux prince de Semberija, guerrier mais homme noble, farouchement vigoureux, mais apte à ressentir la souffrance même la plus légère, doit sacrifier. Sacrifier, sacrifier toujours pour vaincre. Il faut tout donner, comme chantait notre Bojić, pour gagner tout, pour atteindre les hautes destinées.

Et commence alors l'hymne terrible de victoire chantant la noblesse et la générosité d'un héros. Seul et isolé, aux prises avec une force brutale, sauvage et barbare, — le prince Ivo, tant de fois vainqueur par les armes, reste puissant par son abnégation superbe. A ce que le peuple a

donné, il ajoute tous les trésors que ses aïeux lui ont laissés. Mais, le *beg* turc ne les trouve pas suffisants. Ivo donne alors son riche dolman, qui vaut de l'or. Le dolman d'un héros tel qu'Ivo! Le Turc ne consent pas. Le prince lui donne son palais, vieux *konak*, nid célèbre des honnêtes princes de Semberija. Le Turc ne consent pas. La mère du prince met sur le dolman le collier de perles qu'elle gardait pour la fiancée de son fils :

Beg, as-tu ta mère?

demande-t-elle au Turc.

Sais-tu ce que vaut la larme d'une mère?

Avec le collier de perles, elle donne le collier des larmes maternelles. Et le Turc cède alors tous les prisonniers, exceptée une belle esclave, Stana. Il n'y a pas de richesses ni d'or qui puisse la racheter. Et elle, la jeune chrétienne, implore le prince de ne pas l'abandonner, de la sauver des mains de l'horrible infidèle. Ivo a tout donné. Il ne lui reste que l'objet le plus cher aux héros : ses armes. Et il les donne. Ses armes ferrées d'or, ses armes si célèbres, celles que les pères de son aïeul et de son père ont portées! Mais, le *beg* dit que Stana vaut davantage. Le prince entre dans son « *konak* » et en sort portant, solennellement et religieusement, l'icône tout en or, symbole le plus sacré du foyer serbe. Il la pose sur le dolman pour racheter la pauvre esclave. La mère du prince, grande femme serbe, rigide jusque-là dans sa suprême souffrance, succombe à la douleur qui l'étouffait. Ils gisent sur le dolman en or les oboles du peuple, les meilleures et les plus belles richesses du prince et la vie de sa mère.

N'est-ce pas assez, Beg!...

Tous les esclaves sont rachetés.

Peu importait les sacrifices, pourvu que la Semberija restât sans flétrissure!

Et quand notre théâtre en exil baisse son rideau — notre exode d'Albanie est peint sur lui! — quand notre théâtre en exil baisse son rideau sur cette pièce symbolisant l'éternel sort de notre race, nous sentons que le passé console et encourage le présent, et que, à son tour, ce présent encouragé sera une force créatrice pour l'avenir de notre patrie.

C'est ainsi que notre Théâtre a joué et continue à jouer son bel et inlassable *Ludus pro Patria*.

A. ARNAUTOVIĆ.

V. — Les amis de la jeunesse serbe en exil.

Madame Édouard Legé.

Un des noms les plus populaires parmi les réfugiés serbes en France est le nom de Mme Suzanne Legé, femme de M. E. Legé, ingénieur en chef des travaux de notre capitale. Arrivée à Belgrade peu de temps avant la guerre balkanique, elle n'a cessé d'y soigner nos blessés jusqu'au moment de son départ. Ayant su faire aimer sa patrie en Serbie, elle est retournée en France avec un amour ardent pour notre pays.

Dès l'arrivée de nos premiers réfugiés à Paris, commence l'incalculable activité de Mme Legé. Là où cessait la compétence et s'épuisait la bonne volonté des autres, s'ouvrait le champ de travail et commençait le rôle bienfaisant de cette admirable femme. Ce que personne n'osait entreprendre, ce que tout le monde abandonnait, elle s'en chargeait, et avec quelle énergie infatigable ! Le mot « impossible » lui a été complètement inconnu. Accueillir les réfugiés nouvellement arrivés ; surveiller leur installation et leur pénible séjour dans la Salle Wagram ; les conduire au Mont-Dauphin, y passer plusieurs mois — avec sa mère Mme Rouffiac, Mme et Mlle Pichon — soignant les malades,



relevant le moral des faibles, modérant les impatients, aplanissant des difficultés indescriptibles, cela n'a été qu'un plaisir pour elle.

Dans ces jours amers d'exil, sa maison hospitalière d'Asnières, véritable maison serbe, laisse sa porte grande ouverte à tous nos réfugiés sans distinction. On y parle le serbe — que toute sa famille connaît à merveille, — on y partage toutes nos joies et douleurs. Répondre à chaque lettre, prodiguer des conseils, des encouragements, des secours, faire des courses pour aller voir nos malades et nos aveugles dans les hôpitaux, pour trouver des places, pour aider les femmes en couches — tâches ardues, fatigantes, souvent ingrates, — elle le faisait sans en avoir l'air, avec les mots doux d'une sœur, avec une patience à toute épreuve, une abnégation, un dévouement dignes de la noble femme française qu'elle est. Son nom restera gravé dans l'âme reconnaissante de tous nos compatriotes.

En publiant aujourd'hui le portrait de Mme Legé, *La Patrie Serbe* se fait un honneur de lui exprimer la gratitude émue des réfugiés serbes, de tous ses innombrables protégés qui ont à cœur de conserver l'image de cette grande amie des jours d'épreuves.

R.

VI. — Nos us et coutumes.

La Noël serbe.

Au lieu de la douce joie de l'intimité familiale qu'apportait jadis la fête de Noël, et surtout la veille de Noël, aux familles serbes, c'est dans la tristesse, dans les soupirs et dans les larmes qu'elles passeront cette grande fête, pour la quatrième fois depuis le début de la guerre. C'est avec une émotion douloureuse que les familles serbes dispersées hors de leur patrie ou demeurées sous le joug ennemi se souviendront de la fête d'antan, où toute la maisonnée se réunissait autour de l'âtre flamboyant, répandant la chaleur et la clarté.

La veille de Noël et la fête de Noël elle-même voient s'accomplir chez les Serbes orthodoxes toute une série de rites qui tirent leur origine des temps anciens, du paganisme slave. L'infiltration des coutumes et rites païens dans le christianisme s'est opérée aux III^e, IV^e et V^e siècles. Les Serbes commencèrent à adopter le christianisme — un christianisme mêlé de coutumes païennes — au IX^e siècle. Mais c'est surtout vers 880 que les Serbes se convertirent en masse au christianisme, sous l'influence des apôtres slaves Cyrille et Méthode. Le paganisme slave, caractérisé par le culte des puissances de la nature, a marqué également de son empreinte la religion chrétienne serbe. C'est ainsi que nous trouvons certaines coutumes et certains rites païens dans la fête de la veille de Noël et dans la fête de Noël elle-même. Ces coutumes varient peu suivant les pays serbes. Généralement, la veille de Noël chaque famille serbe se procure une bûche de chêne rouvre qu'on va couper dans la forêt avant le coucher du soleil. On fait d'abord une entaille sur un des côtés, de façon à pouvoir abattre l'arbre d'un seul coup de hache frappé du côté opposé. Il faut veiller à ce que l'arbre tombe du côté du Levant. Le tronc de l'arbre, qui s'appelle maintenant *badnjak*, c'est-à-dire la bûche de Noël, est transporté à la maison et appuyé contre le mur près de la porte. On fait à l'ordinaire trois morceaux du tronc, de façon qu'il y ait trois *badnjak*. Au crépuscule, le chef de famille porte les bûches de Noël dans la maison en saluant ses gens avec ces paroles : « Bonsoir, et que la veille de Noël vous soit heureuse ! » ; à quoi l'un des hommes répond : « Que Dieu te donne tout bien ! » On trace le signe de la croix sur la bûche avec du miel, on répand sur elle du blé et le maître de la maison la pose sur le feu de l'âtre en la poussant en avant par trois fois. On ne doit pas laisser la bûche de Noël se consumer avant le matin. Pour cela, quelqu'un de la maison restera toute la nuit près de l'âtre et tisonnera le feu. Une partie de la bûche encore en braise est portée autour du poulailler et après l'avoir éteinte, on la met sur un arbre fruitier (prunier ou pommier). La maîtresse de la maison prend alors dans son tablier du blé et du maïs et passe dans toutes les chambres en imitant le gloussement de la poule, et tous les enfants la suivent, la tenant par la jupe et imitant le cri des petits poussins. La maîtresse verse sur eux du blé et du maïs et en répand également dans

toutes les chambres. On étale de la paille partout et on se réunit alors pour dîner. Le dîner — un dîner maigre — doit être servi par terre, sur un tapis au-dessous duquel il y a de la paille. Avant de commencer le repas, le maître de la maison prononce la prière et jette des noix, trois par trois, dans chaque coin de la chambre, en faisant le signe de la croix et en disant : « Au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit, amen ! » Alors on se met à table et après le dîner on chante et on s'amuse. Cette fête, comme on le voit, a un caractère rustique, intime et patriarcal.

Le matin, une des femmes apporte de l'eau sur laquelle elle verse un peu de froment. Avec cette eau, tout le monde se lavera le visage.

Puis on attend le *polazajnik* ou *polaznik*, c'est-à-dire la personne qui entrera la première dans la maison. On a convenu d'avance qui sera le *polazjanik* et personne n'osera venir avant lui. Il entre, répand du froment dans la maison en disant : « Hristos se rodi » (le Christ est né), et on lui répond : « Va istinu se rodi » (en effet, il est né). Déjà la veille, on a caché tous les sièges, ne laissant qu'un trépied sur lequel le *polazajnik* doit s'asseoir près de l'âtre où brûle la bûche de Noël. Les gens de la maison essaient de tirer de dessous lui le trépied, pour qu'il s'assoie par terre. Il prend alors le tisonnier et en frappe la bûche de Noël de façon à en faire jaillir un grand nombre d'étincelles, et à chaque coup il dit : « Autant de têtes de bétail, autant de chevaux, autant de brebis, autant de chèvres, porcs, ruches, bonheur, prospérité. » On lui offre ensuite à manger et à boire, puis on lui fait don soit d'un mouchoir, soit de bas, soit de gâteaux. Il reviendra après le déjeuner.

Lorsqu'ils célébraient la fête du *Daje-Bog* (le dieu des dons), les anciens Slaves l'honoraient en tuant un porc. Cette coutume s'est perpétuée dans la fête du Noël serbe. Dès l'aube, on met un cochon de lait à la broche et on le rôtit, tout en tirant des coups de fusil et de pistolet. La maison la plus pauvre doit avoir son rôti de porc le jour de la Noël.

Au déjeuner, on sert un gâteau spécial, une espèce de galette dite *česnica*. Le maître de la maison la rompt de ses mains en autant de morceaux qu'il y a de membres de la famille, plus deux. Ces morceaux sont destinés aux membres de la famille, à la maison et au *polazajnik*. L'intérêt de ce partage consiste en ceci, qu'une pièce de monnaie a été mêlée à la pâte et que celui dans le morceau duquel elle se trouvera la gardera comme porte-bonheur.

Chaque famille célèbre la fête de la veille de Noël et la fête de Noël chez elle, réunie autour de l'âtre domestique.

Cette année-ci encore, la Noël s'annonce triste et morne. L'âtre restera vide et froid et ne réunira pas autour de lui la maisonnée joyeuse; les enfants n'auront pas la joie de courir après leur mère en piaulant, le *badnjak* ne brûlera pas dans le foyer; l'âtre vide attendra le *polazajnik* qui ne viendra pas.

D. St.

VII. — De la vie scolaire de notre jeunesse.

Les étudiants serbes à Nantes.

B.D.I.C

Un temps exceptionnellement beau, un soleil éclatant favorisèrent très heureusement notre voyage de Paris à Nantes, comme si la nature même avait voulu prêter son concours à l'accueil chaleureux que nous faisait la noble France. Alors que le train nous emportait vers notre nouvel asile, nous songions à un avenir meilleur et à notre prochaine entrée dans une école française; nos fronts se déridaient et nous étions impatients de connaître cette ville qui devait nous donner le repos après notre retraite



Les étudiants serbes à Nantes.

tragique et marquer un arrêt prolongé sur le chemin de notre exil. Grâce à la généreuse idée de « La nation serbe en France », nous allions à Nantes continuer nos études si souvent interrompues, mais que nous désirions reprendre avec d'autant plus de volonté et d'ardeur, que les graves événements actuels et la Patrie absente nous l'imposaient. Le corps épuisé et l'âme anéantie par la douleur, nous ne souhaitons que le calme et la tranquillité qui nous permettraient de reprendre des forces nouvelles...

Mais le train s'arrête et nous sortons brusquement de nos pensées. Nous voici à Nantes; nous sommes déjà sur le sol du pays des ducs de Bretagne. Sur le quai, une foule se presse pour nous voir : « Les voilà ! les voilà, voilà les Serbes ! » entend-on de toute part. A peine avons-nous pénétré dans la salle d'attente, conduits par l'éminent Président du Comité franco-serbe de la Loire-inférieure, M. Linyer, que des cris : « Vive la Serbie ! Vivent ses héroïques enfants ! », retentirent sous la voûte sombre de la gare. Chacun se hâte pour nous serrer la main et nous souhaiter une cordiale bienvenue, tandis qu'on nous présente aux notabilités de la ville. Et quand

nous sortîmes de la gare pour prendre place dans les voitures prêtes à nous conduire à notre nouvelle demeure, nous fûmes aussitôt entourés par une foule compacte toute vibrante de sympathie : de tous côtés, les mains se tendaient vers nous ; on nous offrait des fleurs, ce symbole de consolation et d'adoucissement de la douleur et les cris de « Vive la Serbie ! » retentissaient avec encore plus d'enthousiasme. Tous s'empresaient pour nous rendre le moindre petit service, comme si chacun voulait nous montrer, de cette façon, son admiration pour notre héroïque Patrie. Mais puis-je décrire avec assez de force et de vérité cet accueil chaleureux que nous a fait cette noble population nantaise, cette entrée inoubliable des martyrs albanais dont le souvenir ne s'effacera jamais de nos cœurs ?...

Après une demi-heure, notre petit cortège, guidé par nos nouveaux camarades, les étudiants nantais et le Comité franco serbe, pénétra dans un parc et s'arrêta devant une villa située dans un cadre délicieux de fleurs et de verdure. Ce petit paradis était destiné à être notre foyer d'exil. Et pendant que nous admirions notre nouvelle habitation et qu'avec le peu de mots que nous connaissions alors de la langue française, nous essayions d'exprimer notre satisfaction et notre joie d'avoir eu le bonheur de trouver ce coin charmant pour demeure, nos aimables bienfaitrices, les dames du Comité, avaient pensé à notre fatigue et ce fut pour nous une très agréable surprise de trouver, dans la grande salle à manger décorée de drapeaux franco-serbes, un lunch composé de gâteaux, sandwiches, etc... Et nous eûmes encore l'occasion de sentir une fois de plus quelle grande sympathie nous entourait, lorsque, dans un discours touchant, M. Veil, en l'absence de M. le Maire, nous souhaita la bienvenue au nom de la municipalité. Malgré notre connaissance insuffisante de la langue française, nous comprenions le sens de ses paroles et nous en sentions toute la sincérité. S'efforçant d'atténuer chez nous la tristesse de l'exil, il nous disait : « Les étudiants serbes ne sont-ils pas ici chez des alliés, chez des amis et mieux encore ne sont-ils pas ici chez eux et n'ont-ils pas droit à la reconnaissance de la France envers leur héroïque pays ? » Ensuite, ce fut le tour d'un de nos camarades qui exprima d'une manière touchante notre reconnaissance à la France. Mais mieux que les paroles les plus recherchées, la Marseillaise, dans un élan sublime, réunit tous nos jeunes cœurs et ceux de nos nouveaux amis.

Et lorsque tous s'en furent allés, lorsque le calme fut revenu et que le soir, descendant sur notre nouvelle demeure, exalta en nous les plus nobles sentiments, un air doux et monotone, étrange en notre nouveau milieu et tout rempli de nostalgie, s'éleva lentement de nos cœurs ; assez tard dans la nuit se firent entendre les échos lointains d'un chant inconnu et incompréhensible au passant qui s'arrêta pour l'écouter : « O, Serbie ! ma mère ! » C'était là le salut qu'adressait à la Patrie esclave et martyre, un groupe de ses jeunes enfants rejetés si loin d'elle, dans l'ouragan déchaîné par la barbarie tartaro-germanique...

Les soins empressés de nos zélées bienfaitrices ont puissamment contribué à notre complet rétablissement. Pendant un mois de repos, ce fut, de leur part, une suite de marques d'attention si touchantes, qu'il nous a été impossible de ne pas les considérer comme de véritables parentes. Avec notre corps, notre esprit se remit bien vite et nous pûmes commencer à

nous mettre au travail. A l'école, nous avons trouvé la bienveillance des professeurs, et, grâce au dévoué Directeur de l'Ecole supérieure de Commerce et d'Industrie, M. Matray, qui organisa et fit lui-même les cours, nous avons pu nous familiariser très vite avec la langue française et reprendre le cours normal de nos études.

La ville de Nantes, dont l'éminent représentant, M. le Maire P. Belauny, a bien voulu mettre à notre disposition le superbe immeuble si agréablement situé, nous a donc donné un foyer familial. Et le Comité franco-serbe a pris le soin d'en faire un véritable foyer serbe. Ici, nous devons rendre un pieux hommage à notre regretté Président défunt, M. Linyer qui, depuis la création du comité, l'avait soutenu de son puissant appui. Ses conseils et ses paroles paternelles ne s'effaceront jamais de notre mémoire.

Pour chasser les visions néfastes qu'évoque parfois en nous notre Patrie martyre, les dames du Comité ont fait tous leurs efforts afin de rendre notre exil plus doux et notre séjour ici plus agréable ; c'est ainsi que nous avons pu fêter notre « Petrov-dan » ; c'est ainsi que nous n'avons point oublié nos chères coutumes et nos traditions nationales et que la fête de Noël, si chère à nos cœurs, a été célébrée d'une manière tout à fait serbe ; rien n'y fut oublié et le miel et les noix de « Badnji-dan », ainsi que la bûche de Noël et la « pečenica » y figurèrent. Le dévouement si touchant de ces dames et les soins continuels dont elles nous entourent nous font songer à nos mères chéries restées là-bas, en notre pays, et nous voyons en elles leurs dignes remplaçantes. Les noms de nos charmantes bienfaitrices, de nos infatigables vice-présidentes : Mme L. Amieux, Mme Le Gal, Mme Sag ; des dévouées dames du Comité : Mme Lefrançois, Mme Leblanc, Mme Amiot, Mlle Trillot, Mlle Lefrançois, Mlle Vignard et de beaucoup d'autres dames adhérentes qui prêtent leur généreux concours, resteront éternellement gravés dans nos cœurs. Que toutes veuillent bien nous permettre de leur exprimer, à cette place, notre profonde et sincère reconnaissance.

La petite colonie serbe de Procé, sous la paternelle protection de son aimé directeur, M. Mengel, a trouvé l'accueil le plus favorable dans toute la société nantaise, ce qui a grandement favorisé notre familiarisation avec la langue française. Grâce à la Société de géographie, nous avons pu entendre les conférenciers les plus éloquents sur des sujets divers qui nous ont fortement intéressés.

L'appel qui fut adressé à toute la jeunesse scolaire de France en vue de la mise en culture des terres incultes, fut aussi bien accueilli par notre groupe ; de suite nous avons décidé de nous mettre au travail et, quelques jours après, sur un grand terrain mis à notre disposition par la municipalité, nous plantions des pommes de terre, des radis, des tomates et toutes nos vacances de Pâques furent entièrement employées à nos travaux d'agriculture.

Le mercredi 30 mai, se produisit, pour la petite colonie serbe, un événement d'une grande importance. M. Vesnić, accompagné de M. Gaston Deschamps, homme de lettres bien connu qui venait faire ici une conférence sur l'Effort serbe, nous fit le grand honneur de nous rendre visite et donna ainsi aux généreuses personnalités qui s'occupent de nous une marque durable de notre reconnaissance envers tous. Avec son paternel sourire, notre éminent ministre nous adressa une allocation qui, bien vite, trouva le chemin de nos cœurs. Et l'instant le plus émouvant fut celui pendant

lequel M. Vesnić nous dit, d'une voix qui trahissait une forte émotion, ces si belles paroles : « Notre reconnaissance sera éternelle. La grande et terrible épreuve que nous traversons nous rapprochera, Français et Serbes, dans tout ce qui est beau, bon et noble et ce rapprochement portera d'heureux fruits! »

Le même soir, dans la salle de la Société de géographie où il ne restait plus une place, M. Deschamps parla de notre peuple et de notre chère Patrie. Donnant beaucoup d'ampleur à son sujet, il fit un tableau pittoresque et émouvant, une fresque largement brossée de l'histoire de la Serbie. Son âme de poète sut comprendre et admirablement présenter notre poésie nationale. En psychologue remarquable, il s'exprima ainsi : « L'âme serbe a besoin d'idéal ; elle mêle constamment la poésie et la vérité et c'est pourquoi les meilleurs documents historiques sur la Serbie sont encore ses chants et ses poèmes. » Ensuite M. Vesnić, dans une improvisation où il mit tout son cœur, exprima la gratitude infinie de la Serbie à la France et remercia particulièrement la cité nantaise. Il fut aussi longuement applaudi. Cette nouvelle démonstration de l'amitié étroite qui nous unit avec la grande nation française, fut un vrai succès et les Nantais en garderont, j'en suis certain, un profond et inoubliable souvenir.

Nombreuses furent les occasions où l'amitié franco-serbe se manifesta dans sa pleine sincérité. A plusieurs concerts et kermesses, que le comité franco-serbe prit le soin d'organiser, nos chants nationaux et nos chœurs, dans lesquels nous faisons de notre mieux pour reproduire le plus fidèlement possible notre chant national, ont obtenu un grand succès. Et, lorsque l'automne dernier, nos braves soldats et leurs frères d'armes rentrèrent dans Monastir, ce fut encore l'occasion d'une manifestation vraiment belle et touchante. C'était pendant un concert ; juste au moment où, sur la scène, on représentait, par un tableau vivant, notre retraite à travers les rochers albanais, le télégramme de la prise de Monastir arriva. La salle entière fut aussitôt debout, soulevée dans un enthousiasme sublime, chantant la Marseillaise et l'hymne serbe. Et les cris de « Vive la Serbie ! » se firent longuement entendre.

La population nantaise ne cesse de donner les plus belles marques d'attachement envers notre héroïque Patrie et c'est avec une reconnaissance profonde que le petit groupe d'étudiants exilés se rappellera son séjour au milieu de ce peuple généreux qui lui a réservé un accueil si fraternel.

Živko PETROVIĆ.

VIII. — Pour la Patrie.

VOJISLAV STANIŠIĆ

Professeur, sous-lieutenant d'infanterie.

Fils de M. Staniša Stanišić, inspecteur primaire, né le 16 août 1887, à Ripanj, Vojislav avait terminé ses études à la Faculté des lettres de Belgrade, et il était allé les compléter en France. Ayant pris part à trois guerres successives, il avait obtenu la médaille d'or serbe et aussi la médaille militaire bulgare devant Andrinople. Venu se reposer à Kragujevac, il y contracta la terrible contagion de typhus exanthématique et mourut le 10 mars 1915.



Il enseigna à Uzice et à Kragujevac, où il avait conquis l'estime et l'affection de ses élèves. Mais son activité ne se bornait pas à son lycée. Membre actif de la *Narodna Odbrana* et rédacteur des journaux *Politika*, *Slovenski Jug*, *Polet*, il apportait partout son ardeur patriotique. Grand, robuste, le front haut, l'âme noble et loyale, heureux de travailler pour l'avenir de sa patrie, il fut raucne au seuil de la vie, laissant un souvenir radieux à tous ceux qui l'ont connu.

MIODRAG M. VITKOVIĆ

Professeur au lycée de Doïran, lieutenant d'infanterie.

Fils d'un professeur, le jeune Vitković avait embrassé la carrière de son père. Mais la guerre balkanique éclata et il partit avec enthousiasme pour délivrer nos frères opprimés. Après la guerre, il est nommé au lycée de Doïran, où il prend part avec ardeur au relèvement intellectuel de la Vieille Serbie, berceau de notre ancienne civilisation.

Mais voilà l'ennemi du Nord, et il se précipite de nouveau pour défendre sa patrie. Son abnégation et sa bravoure sont bientôt connues dans tout son régiment, qui porte le nom célèbre de Tzar-Lazare, et dans toute la division de Šumadija, et notre plus grand insigne de guerre, l'Etoile de Karageorge aux glaives, vient les consacrer officiellement. Avant la retraite, en octobre 1915, mortellement frappé, à la tête de sa compagnie, près de Palanka, il est transporté à Kragujevac, où il avait commencé sa carrière, et où il succombe bientôt à ses blessures.

L'âme sensible et ardente, Vitković avait écrit des vers et des nouvelles qui ont été remarqués. Il est tombé au champ d'honneur, exemple vivant de patriotisme et de sacrifice de toute sa génération.

BORIVOJE PETROVIĆ
*Professeur, chef du groupe d'élèves serbes
au lycée Saint-Rambert, à Lyon.*

Encore une victime de la retraite, succombant au moment où la terre de France, terre de salut, nous avait accueillis après tant d'horreurs et de souffrances.

Né le 5 février 1889, à Trnavci, fils d'un instituteur distingué, après avoir fait ses études universitaires, Borivoje Petrović fut nommé au quatrième lycée de Belgrade. D'un naturel doux et mélancolique, tout dévoué à sa vocation d'éducateur, il a aimé ses élèves comme ses frères, et il en a été aimé. Venu en France, il leur a consacré ses dernières forces. D'une santé précaire, après tant de fatigues et de privations, inquiet d'une mère restée seule en Serbie, sans ressources, vers laquelle sa pensée s'envolait jour et nuit, il n'a pu résister au mal qui l'étreignait.

Toujours à la hauteur de ses devoirs, il a été aimé de tous ceux qui l'ont approché, et ses élèves et ses amis français et serbes ont remplacé, pour l'accompagner au cimetière, sa mère absente, cette mère malheureuse dont il était le fils unique et l'unique espoir, et qui n'aura de son enfant que la photographie de sa tombe. Le proviseur du lycée Saint-Rambert, le prêtre Bogoljub Milošević et son élève Uroš Jakić lui ont dit un dernier adieu, avant de le déposer dans la terre de France, qui lui sera légère.

R.

CARNET DU MOIS.

Historique de *La Patrie Serbe*.

Voici, malheureusement, le numéro 12 de *La Patrie Serbe*. Nous disons malheureusement, car quelle que soit la satisfaction que nous éprouvons devant le succès de notre revue pendant cette année, ce sentiment s'efface à la pensée que nous sommes toujours en exil...

Le 10 août 1916, nous adressions à un grand nombre d'écrivains serbes et français l'appel suivant, dans lequel nous exposons les motifs de la fondation de cette revue, ainsi que le plan que nous nous proposons de suivre :

MONSIEUR,

Pendant ces heures d'exil, votre pensée est sans doute comme la nôtre, accablée sous le faix des réflexions que suscite le sort de notre malheureux pays. Que de problèmes se posent à nous ! Il en est un sur lequel nous nous permettons d'appeler respectueusement votre bienveillante attention, celui de l'éducation de la jeunesse. Vous savez combien ces quatre années de guerre ont été funestes aux études et à la discipline scolaire. Le souci de sauver la Patrie a concentré toutes les énergies du côté militaire, et, pendant que leurs aînés tombaient par milliers sur les champs de bataille, les adolescents étaient, hélas ! abandonnés à eux-mêmes et beaucoup subissaient le pernicieux effet du désœuvrement. Ainsi le mal qui sévissait déjà avant le cataclysme actuel, ce pessimisme désolant de la nouvelle génération s'est aggravé

chez nous encore du fait de nos malheurs et du désordre social. Et cela n'a pas été la moindre de nos douleurs quand, placé à la tête d'un groupe de nos jeunes gens réfugiés en France, il nous a fallu constater chez certains trop de résignation, chez d'autres trop de légèreté et d'indifférence en face des malheurs de la Patrie.

En temps normal, nous ne pourrions rester indifférents à cette crise morale ; nous devons l'être moins encore aujourd'hui, à la veille des grands événements qui se préparent et qui, si Dieu le veut, nous donneront une Patrie renouvelée et agrandie. Alors ce temps glorieux exigera de grands hommes ayant une valeur morale, un culte du devoir, un esprit de sacrifice, un idéal tels qu'ils seront uniquement préoccupés de la grandeur de la Patrie. Et s'il est vrai que l'avenir d'un peuple dépend de sa jeunesse, nous devons concentrer tous nos efforts vers une consciencieuse préparation de la nôtre, sauvée par la générosité de nos Alliés, notamment de la France. Et notre devoir devient ici plus impérieux encore, puisque nous savons comment notre jeunesse est en grande partie décimée par cette terrible guerre.

Pendant le séjour de ces jeunes gens dans les pays hospitaliers, il n'est pas nécessaire de leur faire obtenir quelque brevet (les diplômes ne font pas les hommes), ni de leur apprendre la littérature (ils n'en ont pas le temps), mais de leur donner par l'acquisition des éléments de la langue, la possibilité de connaître en même temps que les ressources et les moyens économiques de ces peuples, leurs mœurs, leur civilisation et leur idéal, de s'en assimiler les meilleurs éléments et d'acquiescer ainsi de nouvelles habitudes au frottement d'hommes nouveaux. Vous savez déjà qu'au lendemain de la guerre de nombreux et sérieux devoirs les attendent, pour lesquels ils devront posséder un esprit réfléchi et cultivé au-dessus de leur âge.

Il est permis à chacun d'avoir des idées personnelles sur le problème de l'éducation, mais les événements actuels nous prouvent que l'éducation d'après un plan réfléchi est seule capable d'élever un peuple et de le préparer pour le combat de la vie. D'où la nécessité d'en imposer un à notre jeunesse.

Dans l'intention de travailler à cette œuvre, nous fondons en français une revue mensuelle : *La Patrie Serbe*. — Le titre de cette publication en indique le but. Il s'agit :

- 1) De grouper et de vivifier notre jeunesse inquiète et déprimée ;
- 2) De la stimuler dans l'étude ;
- 3) De réagir contre les mauvaises habitudes ;
- 4) De l'exalter pour l'idéal, les devoirs, les travaux qui lui seront imposés par la nécessité historique.

A cette fin, et pour rendre cette revue aussi attrayante qu'instructive, nous nous proposons d'y répartir les articles sous les rubriques suivantes :

I. **Poèmes.** — A la gloire de la Serbie, par les poètes français, ou extraits de la poésie populaire serbe.

II. **Les sentiers nouveaux.** — Articles instructifs et éducatifs.

III. **A travers notre histoire et notre littérature.** — Reproduction de documents et portraits historiques et littéraires ayant eu une valeur prédominante dans notre vie nationale et destinés à nous faire connaître et apprécier ; quelques pages de notre littérature, contes, etc.

IV. **Lettres d'exil.** — Donnant les impressions, les sentiments de nos compatriotes dispersés.

V. **Les amis de la Jeunesse serbe en exil.** — Ce sera le moyen à l'aide de photographies et de biographies de faire connaître, à tous, les bienfaiteurs et les amis de notre Jeunesse en exil.

VI. **Le peuple serbe aux yeux de nos Alliés.** — Nous reproduirons à cette place les jugements et les appréciations des écrivains étrangers sur notre peuple et notre Patrie.

VII. **Pleur d'exil sur nos glorieux et récents tombeaux.** — Nous rappel-

lerons les hommes illustres tombés pendant la guerre et dont nous n'avons pu nous occuper dans la précipitation des événements douloureux.

VIII. **De la vie scolaire de notre jeunesse.** — Lettres ouvertes de nos jeunes gens ; tableau de leurs aspirations ; correspondance avec les écoliers français.

IX. **L'odyssée serbe.** — Cette rubrique recueillera, pour les sauver de l'oubli, les récits de toutes nos souffrances, de toutes nos misères pendant notre retraite à travers l'Albanie. Il me semble que nous n'avons pas encore conscience de tout ce que nous avons souffert, et chacun de nous pourra écrire les souvenirs personnels de cet exode douloureux. Ainsi, pierre à pierre, nous rassemblerons la matière de la tragédie serbe.

X. **Pour la Patrie.** — Nous rappellerons la vie et la mort de nos vaillants écoliers tombés pour la défense du sol natal.

XI. **La question serbe à travers la presse.** — Revue de la presse sur la question serbe ; ouvrages concernant notre peuple, etc.

Bref, nous fondons un recueil, un album de notre exode, des idées et du travail de notre Jeunesse en exil.

Pour cette revue, nous avons obtenu la collaboration de nos meilleurs littérateurs, et celle de quelques écrivains français déjà connus de nous par leurs œuvres et leurs amitiés.

Nous savons, Monsieur, votre ardent patriotisme, et, si nos idées sont vôtres, nous serions très flatté qu'il vous plût de nous prêter votre concours. Nos jeunes gens vous sauraient gré de consoler leur exil et de les soutenir de votre amitié et de vos conseils dans la tâche que nous entreprenons. — Pour nous, c'est un impérieux devoir, car je n'exagère pas en disant avec un auteur français : « Notre avenir dépend de ce que pensera, dira et fera la jeunesse que nous voyons grandir. »

Donc, au travail !

Veillez agréer, Monsieur, l'expression de nos respectueux sentiments.

Le Directeur : Drag. ICONIĆ,
Docteur en Philosophie,
Chef de groupe des élèves serbes au Collège de Vitre.

Et le 20 octobre, il nous fut possible de donner le premier numéro. Mais la rédaction d'une revue ayant à surmonter, en province, de trop grandes difficultés, nous fûmes obligés de venir à Paris... Là, entourée de ses amis et de ses collaborateurs dévoués, *La Patrie Serbe* réussit vite à triompher de l'indifférence et du scepticisme remarqués chez beaucoup des nôtres lors de sa fondation.

Encouragée par ses lecteurs, chaque jour de plus en plus nombreux, elle espère continuer son œuvre dans l'année nouvelle ; mais comme le temps et les circonstances lui imposent de nouveaux devoirs, elle sera obligée d'élargir son programme et de travailler d'après un plan plus développé.

D. I.

Franjo Supilo et Milutin Bojić à la Yougoslavie.

La société *Yougoslavia* a célébré, dans sa séance solennelle du 4 novembre, la mémoire de *Franjo Supilo*, mort récemment à Londres. Le grand patriote yougoslave, dont M. Stanojević a tracé le portrait que nous avons publié dans le numéro précédent de notre revue, a été sincèrement pleuré par ceux qui, en exil, sont réunis dans la Société qui porte le nom de ce même idéal auquel feu Supilo consacra toute sa vie. Depuis le moment où il s'engagea dans la lutte politique contre l'Autriche-Hongrie, jusqu'à la mort qui le ravit bien loin de sa Rijeka (Fiume) bien-aimée, il ne perdit jamais de vue le but qu'il poursuivait, tout en changeant quelquefois, évolutif qu'il était, les routes qu'il prenait pour y arriver. C'est ce qui nous a été exposé dans les conférences de M. BARICEVIĆ qui a tâché d'évoquer le souvenir d'un Supilo intime, de M. RADIĆ qui nous a représenté Supilo homme politique d'avant la guerre, et

enfin dans celle de M. CVETISA qui a surtout parlé du rôle que Supilo joua depuis la guerre européenne.

La *Yougoslavia* eut à dire, quelques semaines après, ses derniers adieux à un jeune poète serbe dont la mort attristait infiniment tous nos cœurs.

Dans la séance du 2 novembre, M. Miodrag Ibrovac nous parla de *Milutin Bojić* qui n'eut que vingt quatre ans, ne publia que deux livres et fut célèbre. Sa mort, que nos lecteurs ont apprise dans le numéro de novembre de *La Patrie serbe*, en même temps qu'ils eurent l'occasion de connaître ses grandes qualités littéraires, fut la plus douloureuse surprise que nous ayons ressentie dans nos jours d'exil. Consternés devant l'évanouissement tragique de cette gloire qui naissait, nous avons écouté, les larmes aux yeux, les paroles touchantes que prononça M. Ibrovac et les vers admirables qu'il nous cita. Il fit comprendre toute la grandeur de cette perte cruelle dont on ne se consolera jamais. Nous tous avons éprouvé la même tristesse qui lui faisait trembler la voix. Car nous avons pleuré surtout la jeunesse de cet ami et de ce camarade.

M. B.

La Section yougoslave du Cercle interallié des Étudiants.

Il existe à Paris une association d'étudiants français et alliés qui porte le nom de *Cercle international des Etudiants et des Etudiantes des Nations alliées et amies de la France*. Le cercle a pour principal but de former « un groupement d'initiative et d'efforts pour faciliter l'entente intellectuelle et en organiser l'expansion ».

Au mois de juin dernier, les étudiants yougoslaves de Paris ont fondé une Section serbe du Cercle International. Le 19 novembre fut convoquée une Assemblée générale pour l'élection d'un Comité régulier. Après avoir adopté, avec enthousiasme, le programme et les statuts du Cercle et après avoir remercié le Comité français, représenté par M. Chérion, de lui en avoir fait part, cette assemblée a discuté les possibilités d'un travail en commun avec les camarades français et a examiné les conditions dans lesquelles il pourrait s'accomplir.

L'exécution des décisions prises et la conduite générale du travail ont été confiées à un nouveau Comité ainsi constitué : *Vice-président* : M. MILAN BOGDANOVIĆ ; *Secrétaire* : M. DRAGOLJUB JOVANOVIĆ ; *membres* : MM. DRAGOLJUB JOVIĆIĆ, MILIVOJE PAVLOVIĆ et HASAN REBAC ; *représentants du Comité français* : MM. F. FINELLE et G. CHÉRION.

Ce nouveau Comité s'est mis tout de suite en relation étroite avec le Comité français. Il a envisagé déjà maintes entreprises qui ont pour but le rapprochement mutuel des étudiants français et serbes. Il est en train d'organiser notamment des conférences en langue serbe et en langue française pour les étudiants des deux nationalités.

Quelques conférences en langue serbe qui ont eu un succès mérité, ont été déjà données par M. Dragoljub Jovičić, membre du Comité.

La première conférence (27 novembre) a eu pour sujet les *Difficultés et les possibilités de nos réunions et de notre travail en commun*. Après un discours bref et précis de M. Jovičić, s'est engagée une discussion sérieuse et intelligente.

Le 4 décembre, on a discuté sur un nouveau sujet : *les Etudiants et les Sciences*.

La discussion continua le 7 décembre. — Le 14 décembre, M. Jovičić a commencé un nouvel entretien sur cette question : *Quelle doit être notre vie d'étudiant ?* Cette réunion a eu le même succès que les précédentes.

Le comité se propose en outre d'organiser des réunions semblables, avec des conférences en langue française, auxquelles pourraient assister des camarades français. Pour le moment, le Comité a invité, par le *Journal des Etudiants*, tous les membres de la Section française à venir assister aux conférences que font, au Collège libre des Sciences Sociales (28, rue Serpente, VI^e arrondissement), nos professeurs serbes et des conférenciers français sur des sujets concernant notre cause. Ainsi ils ont été invités à la conférence de M. le professeur Djerić sur le *Nom serbe et bulgare en Macédoine* (12 décembre), à la conférence de M. Victor Bérard sur *l'Unité Yougoslave* (15 décembre), à la conférence de M. Ibrovac sur la *Serbie littéraire et artistique* (19 décembre).

D. I.

BIBLIOGRAPHIE

La Serbie agricole et sa démocratie, par MILORAD ZEBIĆ

Préface de YVES GUYOT. Paris, 1917. Chez Berger-Levrault.

Voilà un des livres les mieux documentés et les plus clairement composés sur la Serbie qui aient paru depuis la guerre. Ce n'est pas un travail de circonstance. L'auteur est un spécialiste documenté et érudit, et cela se voit immédiatement à la manière dont il aborde et examine les différents aspects du problème agricole qui, dans ce pays essentiellement agricole, est extrêmement varié. Il y parle de la Zadrouga, des associations coopératives, des machines agricoles, des céréales, des plantes commerciales, de la guerre douanière, de l'occupation et de l'exploitation de la Serbie par les Autrichiens et par les Bulgares. Mais ce qui le distingue de tous ceux qui, jusqu'ici, ont touché à la partie technique d'une matière aussi aride, c'est justement qu'il a su éviter de se perdre dans les détails oiseux et dans les descriptions minutieuses. En dominant ainsi son sujet, il a réussi à nous tracer un tableau général vivement éclairé et brossé en traits larges et distinctifs et, par cette voie-là, il est parvenu à représenter notre nation dans ce qu'elle a d'essentiel dans sa vie économique et sociale. Ces Serbes qui, grâce à leur force de résistance et à leur endurance, n'ont jamais perdu ni leur nationalité ni les qualités primordiales de leur race sous aucun maître étranger, dès qu'ils se soulevèrent contre le joug turc au commencement du XIX^e siècle ont entrepris la reconstitution et la régénération de leur pays. M. Zebić l'a dit excellemment : « Leur premier prince même était illettré. Mais les quelques centaines de mille pauvres et héroïques agriculteurs serbes, avec leur prince, ayant le sultan pour suzerain et le prince Metternich pour premier voisin, se mirent résolument au travail pour reconstruire leurs foyers et parachever la formation de leur Etat. »

Maintenant, de nouveau, deux oppresseurs ont envahi notre patrie. Encore une fois tout est à reconstruire. La démocratie serbe, dont l'auteur a parlé avec justesse, cette démocratie qui est née de l'évolution historique par laquelle la Serbie a passé, qui « ne fut pas imposée par une majorité pauvre à une minorité riche », se trouvera en état non seulement de relever le pays des ruines où l'ont plongée les Autrichiens et les Bulgares, mais aussi de lui donner une poussée vigoureuse en avant. Pour accomplir cette œuvre formidable, une condition est nécessaire : c'est que la paix qui terminera cette guerre nous apporte la réalisation de notre programme national, qui, en réunissant tous les Yougoslaves en un Etat puissant et vaste, étendra et fortifiera tous les moyens d'action qui sont déjà en préparation dans notre race. Le livre de M. Zebić contribuera largement à faire connaître les moyens d'action économique, et ceux-là sont parmi les plus efficaces à l'aide desquels l'Etat futur des Serbes, des Croates et des Slovènes deviendra, aussitôt formé, prospère et pourra très vite prendre rang parmi les plus civilisés.

K. KUMANUDI.

Kolo, par BOŽA JOKSIMOVIĆ.

Album de danses nationales serbes, transcrites et adaptées au piano.

C'est un de nos meilleurs recueils de danses les plus populaires, que notre éminent compositeur, M. Joksimović, vient de faire paraître. L'album est imprimé sur très beau papier et orné d'une couverture artistique, représentant le tableau du « Kolo », dansé par des paysans et paysannes serbes en costume national. — Dans le choix des danses et dans leur adaptation au piano, M. Joksimović a montré une fois de plus son grand talent et sa compétence.

On peut se procurer cet album chez l'auteur, 16, rue Cujas, Paris.

Le gérant : Pierre JAHAN.

Imp. de Vaugirard, H.-L. MOTTI, dir.

La Patrie Serbe

TOME I^{er}

Du 20 Octobre 1916 à fin Décembre 1917.

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

I. — Poèmes.

| | | | |
|--|-----|---|-----|
| Bojić Milutin. — Tombeau bleu (Trad. P. I.) | 481 | Lebesgue Philéas. — A la Serbie | 289 |
| Les semeurs (Trad. de M. Ibrovac) | 487 | Mesureur Amélie. — Stances aux Serbes héroïques | 241 |
| Bussièrre (André de). — L'épée du Prince Alexandre | 122 | Miličević Petar. — Ma Patrie | 114 |
| Chantavoine Henri. — Aux jeunes gens | 7 | Nenadović Ljubomir. — La maison commune (Trad. de G. de Krivochapkin) | 152 |
| « Chants Féminins » de la Serbie. — Les Adieux d'amour | 392 | Njegoš-Petrović Petar. — Lauriers de montagnes (pages choisies. Trad. de Mlle Verković) | 410 |
| Parfum suprême | 393 | Prodanović Bora. — Chant dans la nuit | 417 |
| La jeune fille infortunée | 393 | L'âme espère (Adapt. de Franz Hellens) | 418 |
| Le poisson et la jeune fille | 393 | En Albanie (Trad. de G. de Krivochapkin) | 234 |
| Le cerf et la vila | 514 | Rakić Milan. — Jefimija (Trad. de E. Haumant) | 450 |
| La jeune fille se plaint à la rose | 514 | Vœu (Trad. de M. Ibrovac) | 451 |
| Omer et Merima (Trad. de Ph. Lebesgue) | 539 | Simonida (Trad. de M. Ibrovac) | 453 |
| Chant national. — O Serbie, mère ! | 114 | L'église abandonnée (Trad. de M. Ibrovac) | 454 |
| Despierre-Roussel G. — A la Serbie | 337 | Richepin Jean. — Salut à la Serbie | 49 |
| Dorchain Auguste. — Les tombeaux glorieux | 97 | Rostand Edmond. — Les quatre bœufs du roi Pierre | 1 |
| Đukić Jovan. — Ave Serbia (Trad. de Ph. Lebesgue) | 433 | Sancy (Pierre de). — Salut ! Voici les Serbes ! | 145 |
| L'Impératrice | 529 | Šantić Alexa. — Restez donc au pays (Trad. de G. de Krivochapkin) | 212 |
| Le Madrigal ragusain | 534 | Villeroy Auguste. — Aux enfants serbes | 193 |
| Le Soleil | 534 | X. — En sentinelle aux avant-postes (Trad. de Pinasseau et Kangrga) | 416 |
| Le Délégué de Raguse | 535 | | |
| Ilić Vojislav. — Sur le Vardar | 206 | | |
| Entretien d'un jeune enfant serbe avec sa Patrie (Trad. de G. de Krivochapkin) | 303 | | |
| Jakšić Djura. — Patrie (Trad. de G. de Krivochapkin) | 385 | | |

II. — *Les sentiers nouveaux.* (Articles instructifs et éducatifs.)

| | |
|---|----------|
| Božović Branko. — Notre nouvelle et troisième mobilisation | 107 |
| Ikonić Dragomir. — Lettres à mon jeune compatriote. 4, 57, 105, 152, 249 | 48 |
| Aux jeunes gens serbes. | 438, 483 |
| Devoirs de notre démocratie. | 530 |
| L'ennemi de la démocratie. | 434 |
| Kumanudi Kostà. — La voie de l'avenir | 434 |
| Prodanović Jaša. — A nos jeunes gens. 52, 100, 146, 195, 243, 291, 338 et | 386 |

III. — *Contes.*

| | |
|--|-----|
| Hellens Franz. — Sous les forts. Dixmude | 304 |
| Lazarević Lazar. — Stana (Trad. par Ch.). | 535 |
| Au puits (Trad. de M. V. Djordjević) | 206 |
| Nušić Branislav. — Il reviendra. | 350 |
| Trajković Nikola. — Un jour | 442 |
| Vukasović Milan. — Mon corbeau | 413 |
| Gob. | 65 |
| | 488 |

IV. — *L'histoire et la littérature.*

| | |
|--|-----|
| Arnautović Alexandar. — La Renaissance de notre poésie romantique | 496 |
| Ludus pro Patria | 556 |
| Djordjević Tihomir. — La Sainte Hélène serbe | 161 |
| Dernières années de la domination serbe en Macédoine au moyen âge | 545 |
| Džonić Uroš. — Vojislav Ilić. | 404 |
| Gavrilović Mihajlo. — Uroš II Milutin, roi de Serbie, et Charles de Valois | 252 |
| Mitković Rista (Dr). — Un douloureux anniversaire. | 61 |
| Pavlović Adam. — La mort de Nemanja (Trad. de la biographie de Saint Sava : La vie de Saint Siméon). | 503 |

| | |
|---|-----|
| Pavlović Milivoje. — Le XVIII ^e siècle et Dositej Obradović. | 13 |
| Renaissance de la littérature serbe. | 460 |
| Popović Pavle. — Zmaj Jovan Jovanović | 260 |
| Ivan Gundulić. | 297 |
| Petar Petrović Njegoš. | 344 |
| Radonić Jovan. — Premiers rapports et relations entre les Serbes et Français. | 8 |
| Stanojević Stanoje. — Le premier Etat yougoslave aux XVIII ^e siècle. | 542 |
| Stefanović Dragomir. — La Serbie dans l'Histoire 110, 156, 201, 263, 299, 346, 399, 454, 491, 549 | |

V. — *Les amis de la jeunesse serbe en exil.*

| | |
|---|-----|
| Ikonić Dragomir. — M. G. Garreau | 469 |
| Novaković Mileta. — M. Aristide Briand. | 69 |
| R. — A la France! (Discours de M. Davidović). | 115 |
| M. Albert Sarraeu. | 166 |
| M. Victor Bérard | 213 |
| Nos Amis américains. | 313 |
| L'action du Comité franco-serbe de Paris. | 361 |
| Mmes E. Haumant et V. Bérard. | 364 |
| M. Ernest Denis. | 406 |
| M. Emile Haumant. | 408 |
| M. Edouard Petit | 409 |
| La Nation serbe en France. | 271 |
| Mme Edouard Legé. | 564 |
| Sokolović (P. P. de). — L'Amiral Lacaze. | 267 |
| Žujović Jovan. — Hommage à la France | 19 |
| M. L. Liard. | 506 |

VI. — *Notre problème national.*

| | |
|---|-----|
| Divac Nedeljko. — Pour la Serbie | 509 |
| Novaković Mileta. — Le mauvais voisin. | 308 |
| Pavlović Milivoje. — Le sens de notre union nationale. | 163 |
| R. — Manifeste de l'Unité yougoslave (Communiqué de Presse-bureau Serbe-Cor-fou). | 464 |

VII. — *Le peuple serbe aux yeux des autres peuples.*

| | |
|---|-------------|
| Angell H. (Colonel). — Les soldats serbes (Trad. du norvégien par Mme Jacques de Coussange) | 315 |
| Garreau Georges. — Haut les cœurs! | 30 |
| Gérard-Varet L. — Les Serbes chez eux | 24, 73, 118 |
| Haumant Emile. — Souvenir de l'hiver 1915-1916. | 71 |
| Orfer Leo (de). — Pourquoi j'ai aimé la Serbie? | 77 |
| R. — La jeune France à la jeune Serbie. | 122 |
| Zebić Milorad. — Le royaume de Serbie | 366 |

VIII. — *Traits caractéristiques de notre peuple.*

| | |
|---|-----|
| Mitković Risto (Dr). — L'âme du soldat serbe. | 215 |
| Vasić Miloje. — L'empire terrestre et l'empire éternel. | 275 |
| D. St. — La Noël serbe | 565 |

IX. — *Etudes philosophiques, pensées, lettres d'exil.*

| | |
|--|-----|
| Knežević Boža. — Pensées (Trad. par D. Ikonić) | 295 |
| Manojlović. — Lettres d'exil. | 17 |
| Lettre à mon ami sincère. | 68 |
| Odavić Rista. — Ma Patrie. | 7 |
| Petronijević Branislav. — Sur la valeur de la vie. | 394 |

X. — *Pleurs d'exil sur nos glorieux et récents tombeaux.*

| | |
|---|-----|
| Bogdanović Milan. — Vladislav Ribnikar. | 467 |
| Grol Milan. — Jovan Skerlić | 31 |
| Haumant Emile. — Stojan Novaković. | 169 |
| Novaković Kosta. — Dimitrije Tucović. | 222 |
| Prodanović Jaša. — Velimir Rajić | 127 |
| Milutin Uskoković. | 218 |
| Uroš Petrović. | 279 |
| Stanimirović Vlada. — Vladislav Petković-Dis. | 418 |
| Stanojević Stanoje. — Franjo Supilo. | 512 |

| | |
|--|-----|
| V. M. — Le voïvode Radomir Putnik. | 173 |
|--|-----|

XI. — *L'odyssée serbe.*

| | |
|--|-----|
| Mihajlović Miodrag. — Sur le chemin de l'exil, 38, 87, 136, 180, 235, 285, 324 | |
| Nušić Branislav. — Pendant notre retraite, 82, 130, 176, 229 | |
| R. — En Albanie (du journal d'un de nos écoliers). | 42 |
| Trajković Nikola. — Dans les frimas. | 182 |

XII. — *De la vie scolaire de notre jeunesse.*

| | |
|--|-----|
| Frtunić Dimitrije. — Les élèves serbes au Lycée de Nice. | 474 |
| Gradojević Mihajlo. — Les élèves serbes au Collège municipal de Cannes. | 283 |
| Hadžić Ljubomir. — Nos élèves au Lycée St-Rambert à Lyon. | 226 |
| Ibrovac Miodrag. — Nos élèves au Lycée Lakanal. | 123 |
| Milinković Mihajlo. — Les élèves serbes au Collège d'Uzès. | 320 |
| M. R. (Dr). — L'orphelinat serbe à Nice. | 421 |
| Moulins Amédée. — En accompagnant M. Davidović. | 375 |
| Pavlović Adam. — Premier groupe des élèves serbes au Lycée de garçons de St-Etienne. | 172 |
| Petrović Dragoljub. — Les élèves serbes en Afrique. | 515 |
| Petrović Svetislav. — Bataillon universitaire serbe de Yau-siers. | 80 |
| Petrović Živko. — Les étudiants serbes à Nantes. | 567 |
| R. — L'action du Comité des étudiants serbes en France, 429, 471, 519, 527 | |
| Les élèves serbes au Collège de Vitry. | 36 |
| La jeunesse universitaire Yougoslave au Président Wilson. | 377 |
| Les impressions de M. Davidović | 377 |
| Nos petits agriculteurs de Manosque | 378 |

XIII. — Chronique littéraire.

| | |
|---|-----|
| Bogdanović Milan. — Un nouvel almanach serbe. | 329 |
| Un recueil de poésies serbes en français. | 287 |

XIV. — Pour la Patrie.

| | |
|--|-----|
| Bogdanović Milan. — Vlado Gaćinović. | 477 |
| D. R. S. — Ban Nušić. | 44 |
| I. M. — Nikola Antula. | 140 |
| L. Y. — Zoran Prodanović. | 90 |
| R. — Borivoje Petrović. | 572 |
| Darinka Djordjević. | 424 |
| Ilija Petrović. | 185 |
| Mihajlo Vitković. | 571 |
| Stevan Mičić. | 326 |
| Vojislav Stanišić. | 566 |
| T. — Milan Papić. | 328 |

XV. — Cours et conférences.

| | |
|--|-----|
| Fontenaille Félix-Guy. — La Force et le Droit. | 93 |
| Ibrovac Miodrag. — Le cours de la langue serbe. | 188 |
| Labbe Paul. — La Serbie. | 288 |
| L'effort de la France et de ses alliés. | 428 |
| Léger Louis. — La bataille de Kosovo et la chute de l'Empire serbe. | 94 |
| Marchon Albert. — Le culte du sol; le paysan serbe. | 334 |
| Novaković Mileta. — La Serbie. | 93 |
| La Serbie dans l'avenir. | 288 |
| Petrović Svetislav. — Conférences sur la Serbie, à l'Université de Grenoble. | 382 |
| Reinach Joseph. — L'effort serbe. | 189 |
| R. — Les cours des professeurs serbes à la Sorbonne. | 334 |
| Stanković Siniša. — Sur la musique populaire serbe. | 383 |
| Trumbić. — La déclaration de Corfou. | 478 |
| Vošnjak Bogumil. — Napoléon I ^{er} et les Yougoslaves. | 95 |

XVI. — Expositions, manifestations, associations.

| | |
|--|----|
| B. V. — Une intéressante exposition. | 92 |
|--|----|

| | |
|--|-----|
| Bogdanović Milan. — Un douloureux souvenir. | 333 |
| Franjo Supilo et Milutin Bojić à la « Yougoslavija ». | 574 |
| Bruhnes Jean. — La Saint-Charles, le drapeau serbe. | 187 |
| B. O. — Vidov-dan à Bordeaux. | 428 |
| Džonić Uroš. — Les funérailles du vojvoïde Putnik. | 383 |
| I. D. — Historique de La Patrie Serbe. | 570 |
| Jovanović D. — La section yougoslave du Cercle interallié des étudiants. | 575 |
| Kotal Kladije. — La Société « Yougoslavija ». | 523 |
| Z. — Manifestations franco-polonaise, tchèque et serbe. | 428 |
| R. — Comité des Femmes serbes à Paris. | 192 |
| La Kermesse serbe. | 429 |
| Retour des grands blessés serbes. | 239 |
| Le théâtre des Alliés. | 240 |
| St.-Sava à la « Maison Serbe » de Paris. | 188 |
| Société anti-alcoolique serbe à Fontainebleau. | 240 |
| S. V. — Matinée en l'honneur des Yougoslaves. | 524 |

XVII

De l'Office scolaire serbe.

| |
|------------------------|
| 96, 141, 237, 380, 427 |
|------------------------|

XVIII. — Bibliographie.

| | |
|---|-----|
| Kumanudi Kosta. — La Serbie agricole et sa démocratie, par Zebić. | 576 |
| K. — Ce que fera la Serbie, par J. Petković. | 143 |
| M. — Le soldat serbe, par Colonel Angell. | 142 |
| M. T. — Les Serbes, par G. N. Žujović. | 432 |
| M. R. — Chants de guerre de la Serbie, par Leo d'Orfer. | 191 |
| M. Z. — The Lay of Kosovo, par Kosovo Lay Comité. | 480 |
| La Serbie glorieuse, par Millet. | 336 |
| Milojević Milan. — Bulwark against Germany, par B. Vošnjak. | 524 |
| Bosnie e Herzegovine, par Nikola Stojanović. | 525 |

| | |
|--|-----|
| La Croatie et la Slavonie, par Dr Gmainer. | 526 |
| Mitković Rista Dr. — Ceux dont on ignore le martyre, par V. Kuhne. | 335 |
| Novaković Mileta. — Livre bleu du Gouvernement Serbe. . | 95 |
| A la suite du Gouvernement Serbe de Nich à Corfou, par A. Boppe | 479 |
| Les Bulgares peints par eux- mêmes, par V. Kuhne. . . | 429 |
| Radonić Jovan. — History of Ser- bia, par H. W. Temperley. . | 478 |
| S. — La Yougoslavie, par Lanux. | 191 |
| (Notes bibliographiques), 45, 47, 96, | 335 |

XIX. — Illustrations.

| | |
|--|-----|
| Bataillon serbe de Jansières. | 81 |
| Bérard V. | 214 |
| Mme Bérard. | 365 |
| Bleuets serbes quittant le village. | 177 |
| Boppe A. | 117 |
| Briand Aristide. | 69 |
| Djordjević Darinka. | 424 |
| Denis Ernest. | 407 |
| Embarquement des élèves serbes à Corfou. | 324 |
| Etudiants serbes à Nantes. | 567 |
| Exode (I) du peuple. | 133 |
| Gaćinović Vlada. | 477 |
| Garreau Georges. | 469 |
| Groupe des élèves en Afrique. | 515 |
| Au collège de Cannes. | 284 |
| Au collège d'Uzès. | 321 |
| Au collège de Vitry. | 36 |
| Au lycée de Saint-Etienne. | 172 |
| Au lycée Lakanal. | 125 |
| Au lycée de Lyon. | 227 |

| | |
|---|----------|
| Au lycée de Nice. | 475 |
| Haumant Emile. | 408 |
| Mme Haumant. | 361 |
| Honorat. | 117 |
| Lacaze (l'amiral). | 269 |
| Mme Edouard Legé. | 564 |
| Lettre à la maison. | 217 |
| Liard Louis. | 506 |
| Mičić Stevan. | 327 |
| Nation Serbe en France. | 273 |
| Novaković Stojan. | 171 |
| Nos amis Américains. | 314 |
| Nos artistes jouant le « Kolo » et le « Prince Ivo Semberija ». | 559, 562 |
| Nos petits agriculteurs de Manosque. | 379 |
| Nušić Ban. | 44 |
| Orphelinat serbe à Nice. | 421 |
| Painlevé. | 117 |
| Passage du quartier général serbe sur le pont de Viširs en Albanie. | 85 |
| Petrović Ilija. | 185 |
| Petrović Uroš. | 279 |
| M. Poincaré. | 20 |
| Prodanović Zoran. | 90 |
| Putnik Radomir (le Voïvode). | 371 |
| Restes glorieux d'un Serbe. | 137 |
| Ribnikar Vladislav. | 467 |
| Le Roi Pierre dans la neige albanaise. | 83 |
| Sarraut. | 167 |
| Skerlić Jovan. | 32 |
| Stanišić Voja. | 571 |
| Supilo Franjo. | 512 |
| Tucović Dimitrije. | 223 |

Supplément en Serbe :

« Naša Otadžbina », accompagnée nos 6 et 7.



COLLABORATEURS

- | | |
|--|---|
| Arnautović A., professeur de lycée. | Moulins A., sous-chef de l'enseignement secondaire. |
| Bogdanović M. | Novaković K., publiciste. |
| Božović B., publiciste. | Novaković M., professeur à l'Université de Belgrade. |
| Bruhnes J., professeur au Collège de France. | Nušić B., homme de lettres. |
| Despieres-Roussel G. (M ^{me}). | Odavić R., professeur de lycée. |
| Divac N., professeur de lycée. | Orfer L. (de), publiciste. |
| Djordjević T., professeur à l'Université de Belgrade. | Pavlović A., avocat. |
| Dorchain A., homme de lettres. | Pavlović M., professeur de lycée. |
| Džonić M., professeur de lycée. | Petrović Ž., étudiant. |
| Gavrilović M., ministre serbe à Rome. | Petrović S., professeur de lycée. |
| Garreau G., ancien sénateur, maire de Vitry. | Petronijević B., professeur à l'Université de Belgrade. |
| Gérard-Varet L., recteur de l'Académie de Rennes. | Popović P., professeur à l'Université de Belgrade. |
| Gradojević M., professeur de lycée. | Popović J. (Mlle), étudiante. |
| Grol M., professeur, directeur du Théâtre national de Belgrade. | Prodanović B. |
| Haumant E., professeur à la Sorbonne. | Prodanović J., ancien ministre, député. |
| Hadžić Lj., professeur de lycée. | Purić B., homme de lettres. |
| Hellens F., homme de lettres. | Radonić J., professeur à l'Université de Belgrade. |
| Ibrovac M., professeur de lycée. | Richépin J., de l'Académie Française. |
| Ikonić D. Directeur de <i>La Patrie Serbe</i> . | Rostand E., de l'Académie Française. |
| Jakšić G., publiciste. | Sancy P. (de). |
| Jovanović D., licencié ès lettres. | Sokolović P. P. (de). |
| Kotal K., ingénieur. | Stanimirović V., homme de lettres. |
| Kumanudi K., professeur à l'Université de Belgrade. | Stanojević St., professeur à l'Université de Belgrade. |
| Lebesgue Ph., rédacteur au <i>Mercur</i> de France. | Stefanović D., conseiller de la Légation serbe à Paris. |
| Manojlović D., étudiant. | Trajković N., étudiant. |
| Marković Z., architecte. | Vasić M., professeur à l'Université de Belgrade. |
| Mesureur A. (M ^{me}). | Villeroy A. |
| Milinković E., professeur de lycée. | Vukasović M., homme de lettres. |
| Milicević P. | Zebić M., publiciste. |
| Milojević M., chargé d'affaires de la Légation serbe, à La Haye. | Žujović J., président de l'Académie serbe, ancien ministre. |
| Mitković R. (Dr), privat-docent à l'Université de Genève. | |
| Mihajlović M., étudiant. | |

IMPRIMERIE DE VAUGIRARD

Pour tout ce qui concerne Rédaction et Abonnements, s'adresser uniquement au nom du Directeur de la Revue : 203, Boulevard Raspail, PARIS.

Les manuscrits ne sont pas rendus.

Nous rappelons à nos lecteurs que l'abonnement est terminé et nous les prions de bien vouloir le renouveler.

La hausse persistante des papiers et la raréfaction de la main-d'œuvre, nous obligent à augmenter le prix de nos abonnements et des numéros, comme on le verra ci-après. Notre œuvre est essentiellement désintéressée, mais elle ne peut être pour nous une cause de pertes, ce qui adviendrait, avec nos prix de revient actuels, si nous maintenions les anciens prix de vente.

ABONNEMENTS

Pour la France,

6 mois : 5 francs.

Pour l'Étranger,

6 mois : 6 francs.

Le Numéro : 1 franc.